

DESTINOS



AMITIÉS GRÉCO-SUISSSES - LAUSANNE
ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE JEAN-GABRIEL EYNARD - GENÈVE
BULLETIN NO 44- NOVEMBRE 2011

SOMMAIRE

P. 3 - 7	Lorenz Baumer	La Christianisation de l'Attique - quelques observations archéologiques.
P. 9 - 13	Sophie Bocksberger	La Sappho du Rhône.
P. 14 - 20	Gaël Grobéty	La réception de l' <i>Iliade</i> dans la culture américaine contemporaine : l'épopée au service de la satire.
P. 21 - 27	Jeanne Michaud	<i>I agia Anastasia i pharmakolytria.</i>
P. 28 - 32	Martin Nicoulin	La bibliothèque patrimoniale d'Andritsena. La grande passion du docteur P. Petropoulos.
P. 33 - 37	Malamati Soufarapis	Invitation au voyage à travers l'œuvre d'Odysseus Elytis.
P. 38 - 39	Jean-Daniel Murith	<i>Jours d'Alexandrie</i> de Dimitris Stefanàkis.
P. 40 - 42	Gilbert Ceffa	Découverte de la Thrace grecque.
P. 43 - 44	Raymonde Giovanna	Chronique des Amitiés gréco-suisse.
P. 45 - 46	Denys Mylonas	Chronique de l'Association Jean-Gabriel Eynard.

Illustration de couverture :

*Samothrace, site de Paléopolis,
photo R. Giovanna.*

LA CHRISTIANISATION DE L'ATTIQUE QUELQUES OBSERVATIONS ARCHÉOLOGIQUES

La christianisation est sans aucun doute l'un des éléments qui a le plus profondément changé le monde antique, non seulement en ce qui concerne les coutumes religieuses, mais l'ensemble de la vie et de la culture. Il faut constater en même temps que la suppression des cultes païens ne s'est pas passée de manière uniforme, mais qu'il faut introduire des différenciations selon les régions et les périodes concernées. La ville d'Athènes et son arrière-pays, l'Attique, offrent un cas d'étude particulier et très intéressant, ce que la présente petite esquisse essaiera d'illustrer en insistant sur les aspects archéologiques. Il faut cependant souligner que l'étude des vestiges matériels ne permettra pas l'analyse de la spiritualité qui se cache derrière, car – pour reprendre une fameuse citation de l'archéologue Colin Renfrew¹ – « l'archéologue ne peut pas observer la croyance : on ne peut que travailler avec les restes matériels, les conséquences des actions » liées aux pratiques culturelles.

Athènes et les derniers païens

Même avec cette limite imposée par la méthodologie, la ville d'Athènes présente au 5^e et au début du 6^e siècle apr. J.-C. une image particulièrement riche – et païenne !² La raison de cette véritable

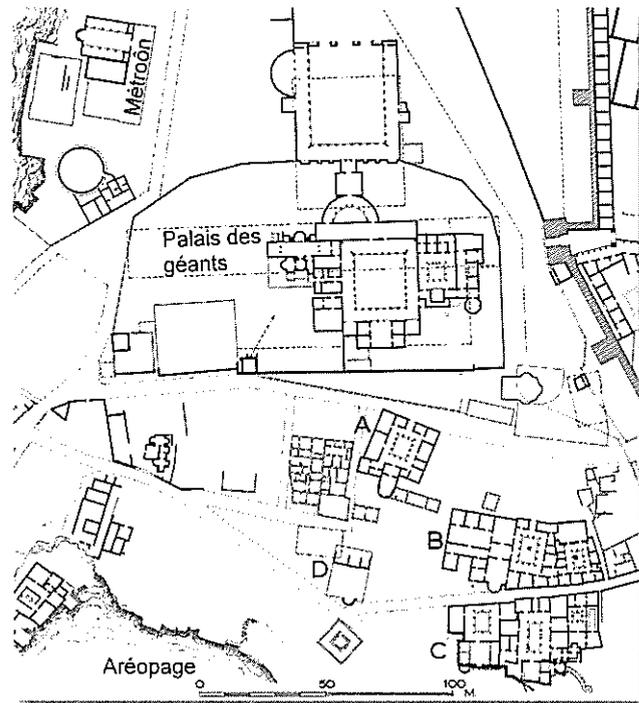


Fig. 1 : Plan de l'Agora tardo-antique avec les villas païennes au sud. D'après FRANTZ (1988) pl. 6, retravaillé par l'auteur.

renaissance de la ville après les ravages d'Alaric et des Wisigoths en 395/6 réside dans les écoles philosophiques de l'Athènes tardo-antique, dont on ne mentionnera ici que la plus importante, l'Académie néoplatonicienne. Fondée vers 400 apr. J.-C. par le philosophe Plutarque, elle renoua avec la tradition de la fameuse Académie de Platon, qui avait été inaugurée huit siècles avant, en 387 av. J.-C., et avait été fermée en 86 av. J.-C. à la suite de la prise de la ville par l'armée romaine³.

1 C. RENFREW, *The Archaeology of Cult. The Sanctuary of Phylakopi*, *The Annual of the British School at Athens*, Suppl. 18, 1985, p. 12.

2 Voir parmi d'autres les ouvrages de CHUVIN (1991), de FRANTZ (1988) et de WATTS (2006) mentionnés dans la bibliographie à la fin de cet article.

3 Pour l'histoire de l'Académie voir M.-F. BILLOT, « Académie (topographie et archéologie) », in : R. GOULET, éd., *Dictionnaire des philosophes antiques*, t. I, *Abam(m)on à Axiothéa*, Paris : CNRS Éditions, 1989, p. 693-789.

De cette renaissance tardive d'Athènes témoignent en particulier les grandes maisons qui ont été découvertes au sud de l'Agora et ailleurs en ville (fig. 1).⁴ Un de ces bâtiments impressionnants est situé au sud de l'Acropole, à quelques pas seulement de l'Asclépieion et du théâtre de Dionysos (fig. 2). Il faut même probablement l'identifier avec l'Académie néoplatonicienne proprement dite, d'après les structures architectoniques et le décor sculpté, qui comprenait plusieurs œuvres réutilisées de l'époque classique.⁵ Des ensembles de sculptures réutilisées ont été découverts aussi dans d'autres villas tardo-antiques. Les trouvailles archéologiques indiquent que ces villas étaient au 5^e siècle dans les mains de païens qui y pratiquaient aussi leurs cultes, alors même que l'empereur Théodose I^{er} avait édicté dès 391 l'interdiction formelle

partiellement suivi à Athènes. La fin définitive des écoles philosophiques d'Athènes, qui attiraient des élèves de toute la Méditerranée, n'est intervenue en effet qu'en 529, quand un décret impérial défendit de manière définitive l'enseignement de la philosophie païenne.

Citons ici à titre d'exemple une deuxième villa, appelée Maison C (ou « Oméga ») et située au sud de l'Agora (fig. 3).⁶ D'après les données archéologiques, cette demeure païenne de grandes dimensions et d'une richesse impressionnante fut abandonnée vers 530 et un nouveau propriétaire – cette fois sans aucun doute de confession chrétienne – installa dans l'ancien *nymphaion* un baptistère et plusieurs autres structures destinées à la pratique du culte chrétien. Mais heureusement pour les archéologues, son prédécesseur s'était employé avant son

départ à protéger sa riche collection de sculptures païennes, qu'il enterra avec beaucoup de soin.

Même si l'Athènes tardo-antique livre en somme une image avant tout païenne, rappelons aussi que le christianisme y a été bel et bien présent.⁷ Du deuxième quart du 5^e siècle date le bâtiment appelé « tétraconque » : construit dans

la cour de la bibliothèque d'Hadrien, ce bâtiment suit le schéma caractéristique des églises chrétiennes de son époque.

Avec une largeur de presque 40 m, il a des dimensions très impressionnantes et on a proposé de penser que l'église a été construite avec l'implication d'Eudocie,

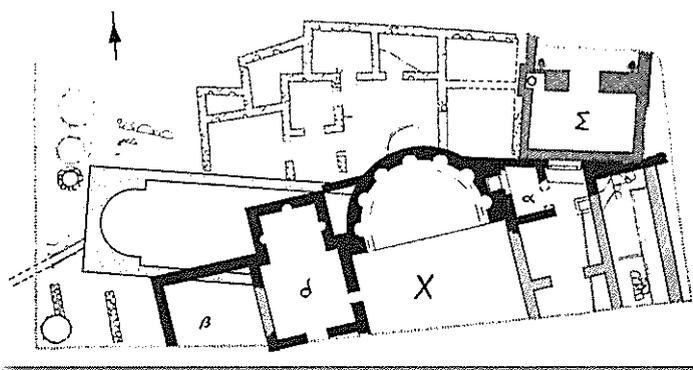


Fig. 2 : Plan de la villa dite « Maison de Proclus ». D'après A. Karivieri, « The 'House of Proclus' on the Southern Slope of the Acropolis : A Contribution », in : P. Castrén (éd.), *Post-Herulian Athens. Aspects of Life and Culture in Athens A.D. 267-529, Papers and monographs of the Finnish Institute at Athens, Helsinki : Foundations of the Finnish Institute of Athens, 1994, fig. 11.*

de toutes les pratiques culturelles païennes – ordre qui ne fut visiblement que très

4 FRANTZ (1988) et le résumé dans BAUMER, « La villa tardo-antique... » (2010) p. 23-31, fig. 6-7c.

5 Pour une description et la possible identification voir BAUMER, « La villa tardo-antique... » (2010).

6 FRANTZ (1988) et BAUMER, « La villa tardo-antique... » (2010) p. 27-28, fig. 7c.

7 Voir pour les monuments cités ci-dessous CAMP (2001) p. 223-238 et FRANTZ (1988) ainsi que le résumé dans BAUMER, « La villa tardo-antique... » (2010) p. 23-26, fig. 6.

l'épouse de l'empereur Théodose II (408-450), qui était originaire d'Athènes. Le vaste bâtiment surnommé « Palais des géants » sur l'Agora a aussi été parfois identifié comme le « pied-à-terre » de l'impératrice, alors que d'autres chercheurs ont proposé d'y voir la résidence du gouverneur romain, sans qu'une réponse définitive puisse être donnée (fig. 1).

Le tétraconque et le Palais des géants mis à part, mentionnons aussi pour les premières constructions chrétiennes possibles la basilique qui occupa au début du 5^e siècle l'emplacement du Métroon sur le côté ouest de l'Agora (fig. 1) ; cependant, à cause de son orientation inhabituelle vers l'ouest, il pourrait s'agir d'une synagogue, comme l'a aussi proposé son fouilleur.

Un épisode rapporté par Marinus dans sa *Vie de Proclus* peut illustrer cette confrontation entre les chrétiens et les païens : selon lui, Proclus, le successeur de Plutarque à l'Académie néoplatonicienne, qu'il a dirigée de 438 à 485, aurait rêvé qu'Athéna lui annonçait qu'elle devrait quitter l'Acropole et désirait s'installer dès maintenant dans sa propre maison.⁸ Selon ce texte, ce fut à ce moment que la fameuse statue chryséléphantine de la déesse fut démontée dans le Parthénon.

L'Asclépieion aussi semble avoir été fermé peu après la mort de Proclus en 485, alors que l'Héphaisteion près de l'Agora fut transformé en église seulement au 7^e siècle,

⁸ MARINUS, *Vita Procli* 30. Voir la traduction du texte dans BAUMER, « La villa tardo-antique... » (2010) p. 39-40.

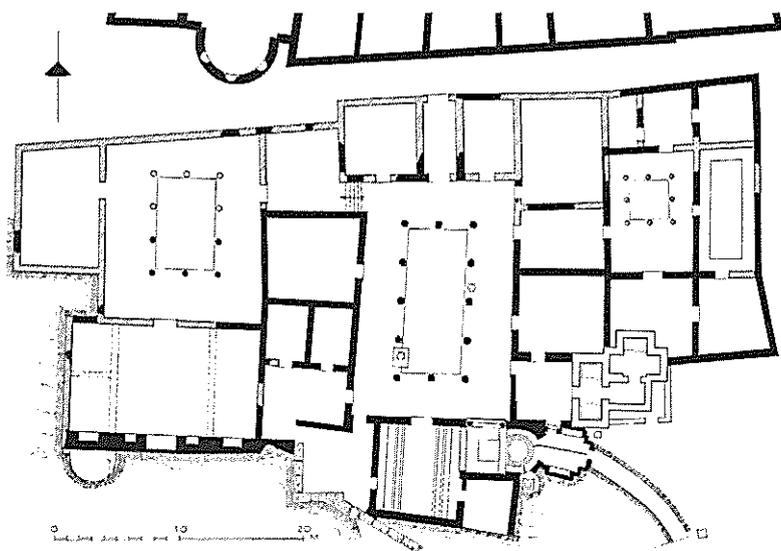


Fig. 3 : Plan de la Maison C (ou Oméga) au sud de l'Agora. D'après Frantz (1988) pl. 27a.

ce qui a en outre provoqué la destruction partielle de son décor sculpté.

Même si les païens d'Athènes étaient alors visiblement soumis à une pression de plus en plus importante à partir du 4^e siècle apr. J.-C., on ne peut que constater leur persistance et la richesse de la vie païenne, qui a perduré à Athènes jusqu'au premier tiers du 6^e siècle.

Les païens et les chrétiens à la campagne

Alors que la ville d'Athènes se présente en somme comme un lieu où le paganisme fut encore assez longtemps florissant, les régions rurales de l'Attique donnent une image bien différente.⁹ Une grande partie des nombreux sanctuaires ruraux de l'Attique a été abandonnée dès les époques hellénistique et impériale, tandis que les trouvailles archéologiques indiquent une certaine revitalisation à partir du 4^e siècle. Alors que quelques chercheurs ont proposé

⁹ Voir pour le suivant BAUMER, « Un paysage déserté... » (2010) et BAUMER, « Le paysage culturel... » (2010). Pour les époques archaïque et classique des sanctuaires ruraux en Attique, voir BAUMER (2004) p. 12-30.

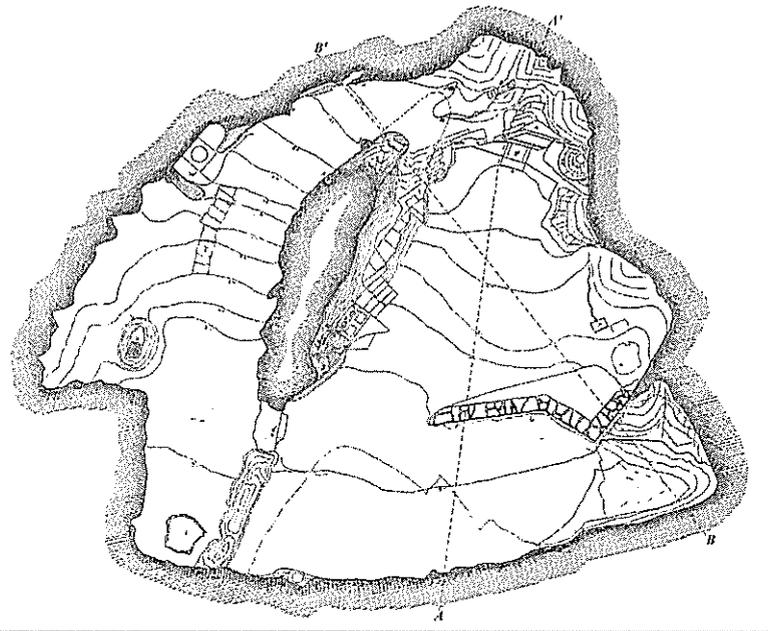


Fig. 4 : Plan de la Grotte de Vari. D'après Chr. H. Weller, « *The Cave at Vari. I. Description, Account of Excavation, and History* », *American Journal of Archaeology*, 7, 1903, pl. 1.

d'attribuer au christianisme cette reprise des activités culturelles à la campagne, d'autres ont préféré y voir les derniers refuges des néoplatoniciens. Cela vaut en particulier pour la fameuse grotte de Vari, située sur la pente sud-est de l'Hymette (fig. 4). Ce n'est ici pas le lieu, et la place manquerait aussi, de présenter l'énorme richesse de cette grotte qui a livré un grand nombre de sculptures, de céramiques, de bijoux et de monnaies de l'époque classique. Un certain nombre de lampes romaines prouve la reprise des activités à partir de la fin de l'époque impériale, avec seulement quelques lampes qui datent du 2^e jusqu'au 4^e siècle et qui portent comme décor des sujets païens. La grande majorité des lampes datant du 4^e au 6^e siècle présentent par contre des symboles chrétiens, alors qu'il manque pour ces périodes ultérieures tout indice d'un culte païen. La même observation vaut aussi pour d'autres sanctuaires ruraux, comme le sanctuaire de Zeus Ombrios sur l'Hymette,

situé près du sommet à 1027 m au-dessus de la mer (fig. 5). Ce sanctuaire a connu sa période la plus importante vers la fin du 8^e et durant le 7^e siècle av. J.-C., alors qu'il n'a plus joué qu'un rôle bien limité aux époques ultérieures. Comme dans la grotte de Vari, on peut constater d'après les objets déposés une certaine reprise très limitée des activités culturelles païennes au début du 4^e siècle apr. J.-C., mais, assez vite, on ne peut que remarquer que le site a été uniquement dans les mains des chrétiens.

Cette image est confirmée dans les basiliques construites à partir de la fin du 5^e siècle dans plusieurs villes et sanctuaires de l'Attique, dont nous ne mentionnons ici à titre d'exemples que celles d'Eleusis et de Brauron ainsi que deux autres à Eleuthères. A partir de la seconde moitié du 5^e siècle, des régions plus éloignées semblent aussi avoir été réactivées par des chrétiens : dans le territoire de l'ancien dème d'Aténé, l'archéologue allemand Hans Lohmann¹⁰ a identifié de nombreux sites abandonnés à l'époque impériale qui ont été utilisés pour installer des chapelles et de petits monastères.

Le christianisme : une religion urbaine – sauf en Attique

Selon l'opinion générale, le christianisme a débuté dans les différentes régions de la Méditerranée d'habitude dans les villes pour se répandre ensuite dans les régions

10 LOHMANN (1993).

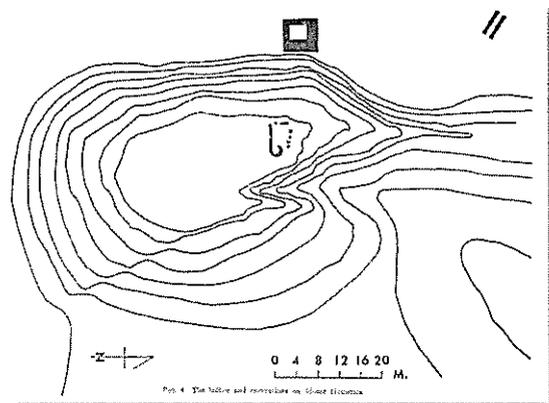


Fig. 5 : Plan du sanctuaire de Zeus Ombrios sur l'Hymette. D'après M. K. Langdon, A Sanctuary of Zeus on Mount Hymettos, *Hesperia, Suppl. 16*, 1976, p. 6 fig. 4.

rurales. En Attique, d'après les documents archéologiques disponibles, l'image s'inverse : alors que la ville d'Athènes révèle une présence bien riche et prédominante des adhérents du paganisme jusqu'au début du 6^e siècle, les régions plus éloignées semblent avoir été christianisées au plus tard dès le début du 5^e siècle. Même si notre connaissance archéologique et littéraire de la campagne attique est, pour l'instant au moins, très incomplète et même si nous partons du principe que les deux religions auraient coexisté pour une certaine période, la christianisation des régions rurales semble avoir été plus rapide et cohérente qu'en ville, où la richesse des écoles philosophiques a visiblement freiné l'installation définitive de la nouvelle croyance, alors même que des initiatives (parfois probablement même impériales) n'ont pas manqué pour essayer de renforcer ce mouvement en ville. Mais ce ne serait pas la seule fois que la Grèce, et en particulier l'Attique, présenterait une exception fascinante, et pas seulement pour les archéologues.

Lorenz E. Baumer

Bibliographie sélective

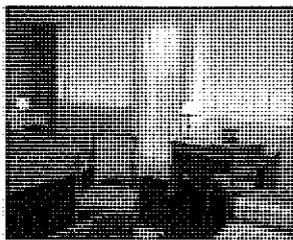
- L. E. BAUMER, *Kult im Kleinen. Ländliche Heiligtümer spätarchaischer bis hellenistischer Zeit. Attika, Arkadien, Argolis, Kynouria*, Internationale Archäologie 81 : Rahden/Wesdftalen : Verlag Marie Leidorf, 2004.
- L. E. BAUMER, « La villa tardo-antique dite « de Proclus » au sud de l'Acropole d'Athènes », in : L. E. BAUMER, *Mémoires de la religion grecque. Les conférences de l'Ecole pratique des Hautes Etudes 3*, Paris : Editions du Cerf, 2010, p. 13-46 (avec bibliographie).
- L. E. BAUMER, « Un paysage déserté des dieux ? », in : *Mémoires de la religion grecque (loc. cit.)*, p. 47-84 (avec bibliographie).
- L. E. BAUMER, « Le paysage culturel de l'Attique de l'époque classique à l'époque impériale », in : F. de Polignac - S. Darthou, éd., *Qu'est-ce qu'un « paysage religieux » ? Actes du colloque international, Paris, 8-9 avril 2009, Revue de l'histoire des religions 4*, 2010, p. 519-533.
- J. M. CAMP, *The Archaeology of Athens*, Londres : New Haven-Yale University Press, 2001.
- P. CHUVIN, *Chronique des derniers païens. La disparition du paganisme dans l'empire romain du règne de Constantin à celui de Justinien*, Paris : Les Belles Lettres, 1991.
- L. FOSCHIA, « La réutilisation des sanctuaires païens par les chrétiens en Grèce continentale, IV^e-VII^e siècles », *Revue des Etudes Grecques*, 113, 2000, p. 413-434.
- G. FOWDEN, « City and Mountain in Late Roman Attica », *The Journal of Hellenic Studies*, 108, 1988, p. 48-59.
- A. FRANTZ, *The Athenian Agora XXIV, Late Antiquity A.D. 267-700*, Princeton : The American School of Classical Studies at Athens, 1988.
- A. KARDELLIS, *The Christian Parthenon. Classicism and Pilgrimage in Byzantine Athens*, Cambridge : Cambridge University Press, 2009.
- MARINUS, *Proclus ou Sur le Bonheur*, éd. et trad. fr. H. D. SAFFREY, A.-PH. SEGONDS, Paris : Les Belles Lettres, 2001.
- H. LOHMANN, *Atene. Forschungen zur Siedlungs- und Wirtschaftsstruktur des klassischen Attika*, Cologne-Weimar-Vienne : Böhlau, 1993.
- F. R. TROMBLEY, *Hellenic religion and Christianization, c. 370-529²*, Leyde: Brill, 2000, p. 283-332.
- E. J. WATTS, *City and School in Late Antique Athens and Alexandria*, Berkeley-Los Angeles-Londres : University of California Press, 2006 (éd. en livre de poche : 2008)

Lors de vos déplacements
idéal ... face à la gare CFF

CONTINENTAL HOTEL ** LAUSANNE**

2, place de la Gare
CH - 1001 LAUSANNE
Tél. +41.21.321.88.00
Fax +41.21.321.88.01
reservation@hotelcontinental.ch
www.hotelcontinental.ch

Grill
OLYMPIA



116 chambres offrant tout le confort nécessaire et équipées d'un téléviseur avec le système Pay-TV, d'un mini-bar, d'un coffre-fort, d'un téléphone, de fenêtres à double vitrage et du système WIFI. Accueil personnalisé. Ouvert toute l'année. Nouveau restaurant «Grill Olympia» : Viandes grillées d'Argentine de premier choix servies dans un cadre discret et chaleureux. Pharmacie « Amavita » et kiosque « Naville ». Directeur Yannis Gerassimidis

CONTINENTAL HOTEL LAUSANNE

Un établissement du groupe Manz Privacy Hotels Switzerland AG
Hôtel St-Gothard/Zurich, Hôtel Euler et Central/Bâle, Hôtel de la Paix/Genève

ÉDITIONS ANTIPODES

COLLECTION « HISTOIRE MODERNE »

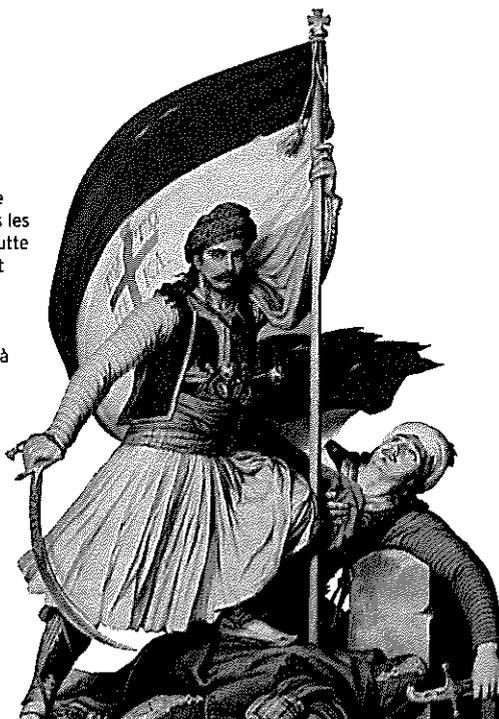
**Dimitri Skopelitis et Dimitri Zufferey
Construire la Grèce (1770-1843)**

La Grèce est le premier État moderne et européen né de l'Empire ottoman. Des mouvements intellectuels comme les Lumières et le libéralisme, ainsi que l'identité nationale naissante, seront le socle à partir duquel les hétéaires puis les clephtes partiront au combat. Après la reconnaissance de la légitimité de la lutte et de l'indépendance, avec le soutien philhellène occidentale, la Grèce devient un État reconnu par les Puissances. Tout est européen dans son édification: l'État de droit, les administrateurs bavarois et l'ingérence des Puissances.

Depuis la nomination du premier gouverneur, Jean Capodistrias (1828) jusqu'à l'arrivée du roi Othon (1832), la Grèce s'exerce aux acquis démocratiques. Ces esquisses républicaines seront interrompues par l'assassinat du premier gouverneur. Avec la monarchie, la Grèce prend un virage qui l'éloigne des idéaux de liberté, mais les pressions constitutionnalistes obligeront Othon à accepter le principe d'une monarchie constitutionnelle, le 3 septembre 1843.

Cet ouvrage porte sur la naissance et la mise en place de la Grèce moderne dans les années 1770-1843. Il fait la synthèse de cette période dans une perspective de continuité des différents courants et idéologies qui ont mené à la «renaissance» de la Grèce.

Dimitri Skopelitis est licencié ès lettres de l'Université de Genève.
Il enseigne l'histoire à Genève.
Dimitri Zufferey est licencié ès lettres de l'Université de Genève.
Il est chercheur à la Radio Télévision Suisse.



La collection «histoire moderne» est dirigée par Danièle Tosato-Rigo.
Catalogue complet sur www.antipodes.ch • editions@antipodes.ch • Tél. et fax 021311 93 40

LA SAPPHO DU RHÔNE

Fragment 58

Ἵμμες πεδὰ Μοῖσαν ἰοκ[ό]λπων κάλα δῶρα,
παῖδες,
σπουδάσδετε καὶ τὰν φιλάοιδον λιγύραν
χελύναν.

*Enfants, montrez votre empressement pour les beaux
présents des Muses à la poitrine parée de violettes
et pour la lyre mélodieuse qui aime les chants.*

ἔμοι δ' ἄπαλον πρὶν ποτ' [ἐ]όντα χρῶα γήρας
ἤδη
ἐπέλλαβε, λεῦκαι δ' ἐγ[έ]νοντο τρίχες ἐκ
μελαίναν.

*Pour ma part, déjà la vieillesse a ridé ma peau jadis
délicate et mes cheveux ont passé du noir au blanc.*

βάρυς δέ μ' ὁ [θ]ῦμος πεπόηται, γόνα δ' [ο]ῦ
φέροισι,
τὰ δὴ ποτα λαίψηρ' ἔον ὄρχησθ' ἴσα νεβρίοισι.

*Mon coeur est lourd et mes genoux ne me portent pas,
eux qui avaient pour danser l'agilité
des faons.*

τὰ <μὲν> στεναχ(σδω θαμέως · ἀλλὰ τί κεν
ποιήην;
ἀγήραον ἄνθρωπον ἔοντ' οὐ δύνατον
γένεσθαι.

*Certes, je me lamente souvent à ce propos: mais que
pourrais-je y faire? Car, si on est humain, il n'est pas
possible de s'affranchir de la vieillesse.*

καὶ γὰρ π[ο]τα Τίθωνον ἔφαντο βροδόπαχυν
Αὔων
ἔρωι φ[θ]ά[ρ]θεισαν βάμεν' εἰς ἔσχατα γὰς
φέροισα[ν],

*Cela a été le cas même pour Tithon: on disait
qu'Eôs bien fleurie de roses, frappée d'amour, était
allée jusqu'aux extrémités de la terre en le portant
(dans ses bras),*

ἔοντα [κ]άλον καὶ νέον, ἀλλ' αὐτον ὕμω
ἔμαρψε
χρόνωι πόλιον γήρας, ἔχ[ο]ντ' ἀθανάταν
ἀκοιτιν.

*lui qui était jeune et beau; mais la vieillesse qui fait
grisonner l'a vaincu le temps passant,
même s'il avait une épouse immortelle.*

Strophe I *

Ab joi e ab joven m'apais
e jois e jovens m'apaia ;
car mos amics es lo plus gais,
per q'ieu sui coindet'e gaia ;
e pois eu li sui veraia,
be · is taing q'el [me] sia verais,
c'anc de lui amar no m'estrais,
ni ai cor que m'en estraia.

5

*Je me nourris de joie et de jeunesse,
et joie et jeunesse m'apaisent ;
puisque mon ami est le plus gai,
je suis enjouée et gaie ;
et comme je suis sincère avec lui,
il convient qu'il soit sincère avec moi ;
jamais, je n'ai renoncé à l'aimer,
et je n'ai pas envie de m'en séparer.*

* Le poème de la Comtesse de Die peut être lu dans le volume de Meg Bogin, *Les femmes troubadours*, Paris, 1978, trad. J. Faure-Cousin, suivi de poèmes traduits de la langue d'oc par Jeanne Faure-Cousin, p. 106-109.

transformée pour répondre à ses propres fins. La comparaison se situe, en fait, à un tout autre niveau puisqu'il s'agit de trouver un cadre de comparaison en établissant une série de points communs entre deux auteurs, ce qui permet ensuite de mieux saisir, par contraste, ce qui fait la spécificité de chacun d'entre eux et en quoi leur démarche est différente.

En l'occurrence, les deux poétesses dont j'ai choisi de confronter l'œuvre ont plusieurs points communs; elles sont toutes deux des femmes qui écrivent de la poésie amoureuse et elles appartiennent à une tradition littéraire essentiellement masculine. Ces similitudes créent un cadre de référence qui permet de les comparer sur deux plans: la manière dont chacune d'entre elles se situe dans le canon littéraire qui lui est propre ainsi que la manière dont leur œuvre a été reçue. En ce qui concerne la réception de leur œuvre, il faut, en outre, distinguer la réception contemporaine de la réception ultérieure.

Répondant à l'impératif de brièveté du présent article, j'ai choisi de montrer uniquement comment ces deux auteurs s'insèrent dans le canon littéraire de leur époque respective d'une manière qui leur est propre et en quoi les différences que l'on peut remarquer nous informent sur la spécificité de leur démarche.

Tout d'abord, on peut relever que toutes deux suivent les lois implicites de la poésie de leur époque et que le vocabulaire qu'elles utilisent est tout à fait dans l'air du temps. La Comtesse de Die maîtrise admirablement bien le code de l'amour courtois et Sappho manie tout aussi bien les thèmes chers à l'époque archaïque: l'attraction pour la beauté de la jeunesse ou la mélancolie de la vieillesse, entre autres.

Par exemple, le *fragment 58*, désormais

presque complet grâce à la découverte récente de nouveaux fragments à Cologne dans le cartonnage d'une momie égyptienne, éclaire bien les liens que la poésie de Sappho entretient avec la production littéraire de son époque¹. En effet, la narratrice du fragment nous fait part de son amertume face au vieillissement, regrettant de ne plus pouvoir danser avec les jeunes filles qu'elle appelle *παῖδες*. Pourtant, malgré sa mélancolie, elle sait rester sage et se console en donnant l'exemple de Tithon qui est, dans la mythologie, ce jeune homme dont Eôs (l'Aurore) est tombée amoureuse et pour qui elle a demandé l'immortalité à Zeus. Ce dernier a accepté mais s'est bien gardé de lui donner aussi la jeunesse éternelle. Bien qu'il soit immortel, Tithon continue à vieillir inexorablement, si bien qu'Eôs, honteuse d'avoir un mari si décrépît, finit par l'abandonner à son triste sort. Tithon est l'exemple même qui montre qu'un être humain ne peut s'affranchir de sa condition de mortel.

Il est particulièrement intéressant d'avoir redécouvert ce poème parce qu'il est le seul que nous possédions dans lequel Sappho utilise un mythe afin de métaphoriser son propos, ce qui est une pratique courante dans la poésie grecque. En effet, si elle parle de dieux dans ses autres poèmes, c'est toujours dans le rapport direct qu'elle entretient avec eux, alors qu'ici elle nous raconte sa version du mythe de Tithon. Or nous possédons aussi un fragment de Mimnerme dans lequel il fait également allusion à Tithon, ce qui indique que

¹ Le texte reproduit ici suit les conjectures de M. L. WEST ; sur ce poème, on consultera le volume *The New Sappho on Old Age*, ed. E. GREENE et M. SKINNER, Cambridge, Mass. et Londres, 2009, consultable sur le site du *Center for Hellenic Studies* de Washington : <http://chs.harvard.edu> ; parmi les publications disponibles en ligne, il s'agit du vol. 4 de *Classics@*.

Sappho est en phase avec la poésie de ses contemporains:

Mimnerme, fragment 4

Τιθωνῶι μὲν ἔδωκεν ἔχειν κακὸν ἄφθιτον
<ὁ Ζεὺς>
γῆρας, ὃ καὶ θανάτου ῥίγιον ἀργαλέου

*Zeus a donné à Tithon d'avoir un mal immortel: la vieillesse qui est même plus terrible que la mort douloureuse.*²

Ce fragment est malheureusement trop court pour avoir une idée de l'ensemble mais il donne un autre exemple de l'emploi du mythe de Tithon pour exprimer le malheur de vieillir. D'ailleurs, le rapprochement est d'autant plus frappant que toute la poésie de Mimnerme tourne autour du thème de la brièveté de la vie humaine.

En ce qui concerne la Comtesse de Die, c'est surtout dans son emploi du vocabulaire courtois que se manifeste son excellente maîtrise des conventions et des valeurs de la *fin'amor*, puisqu'elle fait allusion dans ses poèmes à tous ses concepts clés. En effet, son ami est un *cavallier valen* qui a beaucoup de *pretz*, tout comme elle; elle est habitée par *joi et joven*, tant que sa relation fonctionne et elle se moque des *losangiers*³ qu'elle méprise.

Il y a pourtant une grande différence dans leur manière de procéder. En effet, Sappho se place sur le même plan que ses collègues masculins puisque son *je* lyrique chante son désir pour les mêmes objets: les *καλοί* ou les *καλαὶ παῖδες*. La Comtesse, en revanche, se situe sur un plan dif-

férent. Elle donne voix à la dame, qui est normalement l'objet de désir dans le code de l'amour courtois et qui reste presque toujours muette. En faisant cela, elle nous permet d'accéder à un autre point de vue que celui de l'amoureux soumis que nous présentent généralement les troubadours, alors que Sappho, au contraire, nous donne le même point de vue qu'un Alcmán ou qu'un Mimnerme avec, peut-être, j'en conviens, une sensibilité plus féminine, mais cela reste une perception éminemment subjective. En plus, la Comtesse de Die, même si elle fait l'éloge de la valeur de son ami, ne se rabaisse jamais face à lui. Au contraire, elle l'élève à son niveau tout en gardant sa hauteur et en imposant ses exigences.

Dans la poésie grecque et dans la poésie provençale – peut-être même dans la poésie amoureuse en général? – la distribution des rôles est claire. La configuration consiste la plupart du temps en un amoureux qui chante celle ou celui qu'il aime et un être aimé, idéalisé, qui est chanté et reste silencieux. La Comtesse modifie à son compte les règles du jeu puisqu'en prenant la parole, elle n'assume pas le rôle de l'amoureux soumis. Au lieu de procéder à une inversion des rôles et de mettre le chevalier en haut du triangle courtois, elle conserve ses privilèges de dame et place son ami à son propre niveau. L'un de ses poèmes, par exemple, chante le bonheur d'un amour partagé⁴, ce qui est

2 M. L. WEST, *Iambi et elegi Graeci*, vol. 2, 1972.

3 *fin'amor*: amour courtois, *cavallier valen*: chevalier valeureux, *pretz*: prix, *joi et joven*: joie et jeunesse et les *losangiers*: le médisant (c'est lui le méchant de ce genre de littérature).

4 Cf. les vers 1 à 8, par exemple, du poème Bdt 46,5: « Fin joi me don'alegransa/per qu'eu chan plus gaiamen/e no m'o teing a pensansa/ni a negun penssamen/car sai que son a mon dan/ fals lausengier truan/e lor mals diz non m'esglaiia/anz en son dos tanz plus gaia.» «C'est une joie raffinée que me procure l'allégresse, aussi je chante plus gaiement; je ne considère pas comme un sujet d'inquiétude ni d'aucun souci de savoir que travaillent à me nuire

assez exceptionnel puisque c'est plutôt le désir – et donc le manque et l'insatisfaction – qui est généralement le moteur de la poésie amoureuse. Quant aux poèmes où elle chante ce qu'elle ne voudrait pas, à savoir la trahison de son ami, sa démarche est encore une fois originale, puisqu'elle arrive à y conserver aussi son rôle de dame. En effet, même si elle regrette son ami et est prête à lui pardonner s'il revient, elle continue d'imposer ses règles et ses conditions. Après avoir fait l'aveu du désir qu'elle éprouve pour son ami, elle fixe une restriction à la réalisation de ce désir: son ami doit lui promettre de faire tout ce qu'elle voudra! Sappho, en revanche, ne se perçoit pas comme un objet de désir. C'est toujours elle qui aime dans sa poésie, ce qui, généralement ou du moins dès le V^e siècle avant J.-C., si l'on se fie au corpus des textes qui nous sont parvenus, est le rôle des hommes.

C'est pourquoi il me semble que Sappho, qui apparaît pourtant dans l'imaginaire collectif comme une figure scandaleuse et contestataire, doit son originalité, dans une large mesure, à son respect des conventions de son époque – c'est-à-dire des conventions en vigueur à Lesbos au VI^e siècle avant J.-C. – ce qui d'ailleurs n'enlève rien à la qualité de son œuvre. Elle est parfaitement en phase avec la production littéraire de son époque et il n'est pas étonnant qu'elle ait eu autant de succès, étant donné qu'elle aborde avec autant d'adresse que ses collègues les différents genres et *topoi* de la poésie lyrique archaïque. Au contraire, la Comtesse de Die me paraît s'opposer au canon poétique essentiellement masculin de son époque, en dénonçant la relation

les médisants hypocrites et malveillants: loin de m'effrayer, leurs médisances me rendent deux fois plus gaie.»

dominant/dominé (dame/chevalier servant) du triangle courtois et en prônant une vision de la *fin'amor* où la dame et son ami sont sur un pied d'égalité et vivent un amour heureux qui leur apporte *joï et joven*.

Cette comparaison atypique permet donc de mettre en valeur la démarche de la Comtesse de Die, qui avait été injustement accusée par les provençalistes du XX^e siècle, dont Alfred Jeanroy tout particulièrement, d'être «une esclave de la tradition» qui se «se bornait à exploiter des thèmes existants, à se servir de clichés qui avaient cours, intervertissant seulement les rôles⁵». En outre, elle éclaire chez Sappho quelques éléments qu'il est autrement difficile de percevoir à cause de la manière dont s'est construite l'identité de la poétesse à travers le temps. En effet, cela permet de comprendre que si la réception contemporaine de son œuvre s'est rapidement étendue jusqu'à l'Attique, c'est parce qu'elle était de qualité et que son contenu était parfaitement en phase avec le discours dominant de son époque. Dès lors, c'est seulement lorsque ses poèmes⁶ ont été jugés selon les critères esthétiques d'une autre époque – c'est-à-dire dès le V^e siècle à Athènes où ses poèmes étaient appréciés par un public uniquement masculin, dans l'espace du banquet dont les femmes, à moins d'être des hétaires, étaient totalement exclues – que sa réputation de femme scandaleuse est née.

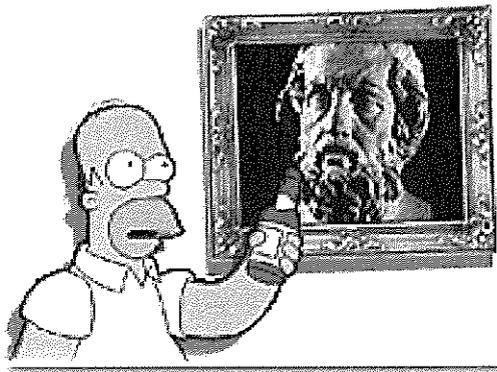
Sophie Bocksberger

5 A. JEANROY, «Les femmes poètes dans la littérature provençale aux XII^e et XIII^e siècles», in *Mélanges de philologie offerts à Jean-Jacques Salverda de Grave*, 1933.

6 Ou, du moins, la partie de ses poèmes que l'on peut qualifier de poésie amoureuse, par opposition, par exemple, à ses épithalames.

LA RÉCEPTION DE L'ILIADÉ DANS LA CULTURE AMÉRICAINE CONTEMPORAINE : L'ÉPOPÉE AU SERVICE DE LA SATIRE

Le 11 août 2004, paraît dans le *Seattle Post-Intelligencer* un article écrit par le «staff» du journal (aucun nom n'est donné), et qui s'intitule «Homer vs. Homer : an epic debate». En voici un extrait :



HOMER: «To labor is the lot of man.»
HOMER SIMPSON: «Good drink, good meat, good God, let's eat!»
HOMER: «There is no greater glory for any man alive than that which he wins by his hands and his feet.»
HOMER SIMPSON: «Son, when you participate in sporting events, it's not whether you win or lose: it's how drink you get.»
HOMER: «To be both a speaker of words and a doer of deeds.»
HOMER SIMPSON: «What is mind? No matter. What is matter? Never mind!»
HOMER: «Always be first and surpass everyone else.»
HOMER SIMPSON: «Trying is the first step towards failure.»

Il est de notoriété publique qu'Homer Simpson n'a pas été prénommé ainsi par hommage au poète grec, mais parce que le père du créateur de la série s'appelait Homer Groening.

La série elle-même, dans sa narration, ne joue presque pas sur ce rapprochement avec la Grèce antique: il existe bien un épisode où Homer Simpson invente un pseudo-cheval de Troie pour voler un

objet à ses voisins, ou encore un récit intitulé *L'Odyssée d'Homer*, qui relate une aventure d'Homer Simpson sans autre lien avec Ulysse. La parodie la plus poussée semble se trouver dans un épisode intitulé *Tales of Public Domain*,

où Homer Simpson raconte une *Odyssée* parodiée à ses enfants, lui-même devenant le personnage d'Ulysse. C'est ainsi qu'une image (ci-contre) le représente après la chute de Troie.

Mais ces quelques occurrences se perdent parmi les innombrables allusions à d'autres œuvres ou cultures parodiées dans cette série. Aucun lien particulier n'est construit avec les épopées homériques.

La mise en parallèle du poète grec et du héros de *cartoon* américain est le fait de leur réception. Ce sont les lecteurs et spectateurs qui sont tentés de les mettre en regard, inspirés par l'homonymie qui fonctionne comme un catalyseur et un prétexte pour les mettre en perspective. C'est ce qu'ils représentent, les univers auxquels ils appartiennent, qui sont confrontés lors de la comparaison.

Au début du «débat épique» dont j'ai cité un extrait, on prend bien soin de les présenter: l'un a créé les œuvres fondatrices de notre civilisation occidentale, l'autre est un symbole de l'Américain moyen, à la fois stupide et très lucide sur cette stupidité.



Juxtaposer ces deux extrêmes sert à mettre en avant ce que le monde contemporain aurait «perdu» depuis l'époque d'Homère: de nombreuses valeurs morales (courage, intégrité, patience), le besoin de se cultiver, le désir de donner le meilleur de soi-même dans chaque action de notre vie, toutes choses inconnues ou méprisées par Homer Simpson.

Ce personnage, mais aussi sa famille et l'univers extravagant qui l'entourent, deviennent le symbole d'une société contemporaine sans aucun repère, là où l'*Iliade* est depuis longtemps considérée comme un poème touchant à une définition universelle de l'homme dans son rapport à la guerre et à la violence. Tisser un parallèle entre ces deux représentations exacerbées mais symboliques est vu comme un moyen de mieux comprendre le présent en le confrontant au passé: le «débat épique» présenté ci-dessus, aussi superficiel soit-il, sert ce propos en montrant la mesquinerie des bas instincts d'Homer Simpson, probablement plus proche de nous qu'on ne veut bien l'admettre.

Le 2 octobre 2005, on peut lire dans le *Reno News Reviews* du Nevada un article de Frank Marquardt intitulé «Sacrifice: A four-point plan for winning in Iraq». Voici les premières lignes :

« A solution to America's troubles in Iraq came to me the other evening while listening to an audio version of *The Iliad*, (...).

The Greeks carried favor with their gods by sacrificing bulls, oxen and goats, ultimately winning their war. With an equivalent sacrifice, I believe we can win ours. »

Dans la suite de l'article, le narrateur contacte un grossiste et se lance dans un calcul très compliqué pour tenter de savoir, proportionnellement à ce que faisaient les Grecs, quelle quantité de nourriture devrait être sacrifiée à Dieu. Mais par souci d'authenticité, il contacte aussi Stanley Lombardo, célèbre traducteur de l'*Iliade*, qui lui apprend qu'en fait, les Grecs mangeaient presque toute la viande eux-mêmes et que les dieux se contentaient surtout de l'odeur et des fumets.

Finalement, la solution frappe le narrateur comme l'éclair: Dieu est mécontent car l'Amérique pollue l'atmosphère en tant que premier producteur mondial de dioxine de carbone. Et si le sacrifice des troupes n'a pas suffi, il faut donc aller plus loin et rendre à Dieu une atmosphère respirable.

Le narrateur propose donc «Patriot Air», un plan en quatre points, qu'il décrit comme étant « à la fois humain et intelligent, dédié à la liberté, patriotique »:

« (1) *Build a giant parking lot and call it the Parking Lot of Victory. Drive 500,000 American SUVs into it, park them and leave them there forever.*

(2) *Revoke the corporate charter for Exxon Mobile, our nation's biggest oil company, demonstrating our commitment to cleaner air. We'll dump the company's equipment into a huge pit.*

(3) *Retrain the employees of Exxon Mobile as butchers, barbecue masters, oxen raisers, goat*

herders and bull-meat distributors. (...) *Their lives forthwith will directly involve them in helping to waft the aromas of roasting meats heavenward. The Greeks were pagans. Thanks to the Romans, we're a Christian nation, so it's entirely possible our God will find the aroma of meat unsatisfying. Our God may prefer something softer, herbal in essence, like the frankincense and myrrh carried by the three wise men.* »

Le point 4, que je n'ai pas reproduit ici, prône que chaque citoyen doit rafraîchir sa maison à l'aide de parfums citronnés, d'encens et autres huiles essentielles. « Je vous assure, conclut le narrateur, Dieu sera content ».

Dans ce texte, *Illiade* sert de point de départ à la réflexion. Le narrateur, sorte d'Homer Simpson, joue double jeu et endosse à la fois la naïveté béate qu'il critique chez les dirigeants américains, et la distance ironique sur cette même naïveté. Ce qu'il critique est évident : la responsabilité de la guerre mise sur les épaules d'un Dieu pour lequel on prétend lancer une croisade, le patriotisme exacerbé, l'aseptisation et l'inconscience des gens par rapport à des massacres qui nous préoccupent moins que le politiquement correct poussé jusqu'à l'absurdité, et enfin la recherche d'une solution totalement imbécile qui, clairement, ne saurait rien résoudre tout en entraînant d'autres catastrophes.

Illiade n'est pas au centre de ce texte, mais sa présence est fondamentale pour construire la satire désirée par l'auteur : en effet, transposer sur la société contemporaine les sacrifices pratiqués par les Grecs, sans se poser la moindre question sur l'écart existant entre les deux sociétés, et le sens qu'avaient, à l'époque, ces sacrifices, revient au même que de jouer avec des valeurs pseudo-occidentales,

pseudo-américaines ou pseudo-chrétiennes, et de les tordre jusqu'à ce qu'elles justifient une guerre. Ce que fait le narrateur par son utilisation naïve de *Illiade* est l'exacte métaphore de ce qu'il entend critiquer.

Sans trop tordre l'article, les chercheurs et analystes que nous sommes peuvent aussi y voir une mise en garde à ne pas forcer une interprétation des textes anciens, encore moins à leur appliquer une lecture contemporaine sans tenir compte de leur contexte de création.

C'est un exemple assez unique d'utilisation décalée de *Illiade* : nombreux sont les articles de journaux qui tireront effectivement des parallèles entre la guerre de Troie et la guerre en Irak, mais s'en éloigneront ensuite pour démontrer quelles valeurs morales présentes dans *Illiade* ont été perdues aujourd'hui. Ces articles, tout superficiels qu'ils sont, dégagent la volonté sincère et sérieuse de mettre en garde le public contemporain.

J'en arrive maintenant au document le plus surprenant que j'aie trouvé lors de mes prospections sur Internet, à la recherche de semblables mises en perspective de *Illiade* par rapport à l'actualité. Il s'agit de *The Bushiad* et *The Idyossey – The epic battle of Testosterone, circa 2003*, par Victor Littlebear.

Un site leur est consacré : www.thebushiad.com. On y trouve l'intégralité des 24 chapitres (ou faudrait-il dire chants ?) de chacun de ces deux « poèmes ».

Le contenu de ces deux textes est très vaste, présentant par petites touches un tableau d'ensemble des aspects les plus saillants de la guerre en Irak. *La Bushiad*

raconte la croisade de Bush jusqu'à la «victoire» en Irak, et *l'Idyossey*, comme son nom l'indique, montre l'absurdité des conséquences du conflit. Le cours des événements respecte en grande partie la réalité, même si quantité de détails sont romancés ou simplement inventés pour mettre en exergue certains aspects. Ainsi, pour les besoins de la conclusion, le final de *l'Idyossey* montre la mort de Saddam Hussein en fuite, poignardé dans une rue par deux voyous, alors qu'en réalité, il ne s'était pas encore fait arrêter.

On constate à l'évidence qu'au niveau purement narratif, les deux «épopées» de Victor Littlebear fonctionnent sur un même moule, qui n'est, dans le détail, emprunté ni à *l'Iliade*, ni à *l'Odyssée*. Victor Littlebear n'a pas cherché à reconstruire

un déroulement semblable à celui de *l'Iliade* en adaptant précisément les événements clés de la guerre en Irak pour les faire entrer dans le moule narratif chanté par Homère. Dans une certaine mesure, les seules ressemblances en terme de narration touchent à quelques points très larges : une situation de guerre entre envahisseurs et envahis, une multitude de personnages dans les deux camps, un «sentiment épique» indéniable, oscillant entre l'intime et le général.

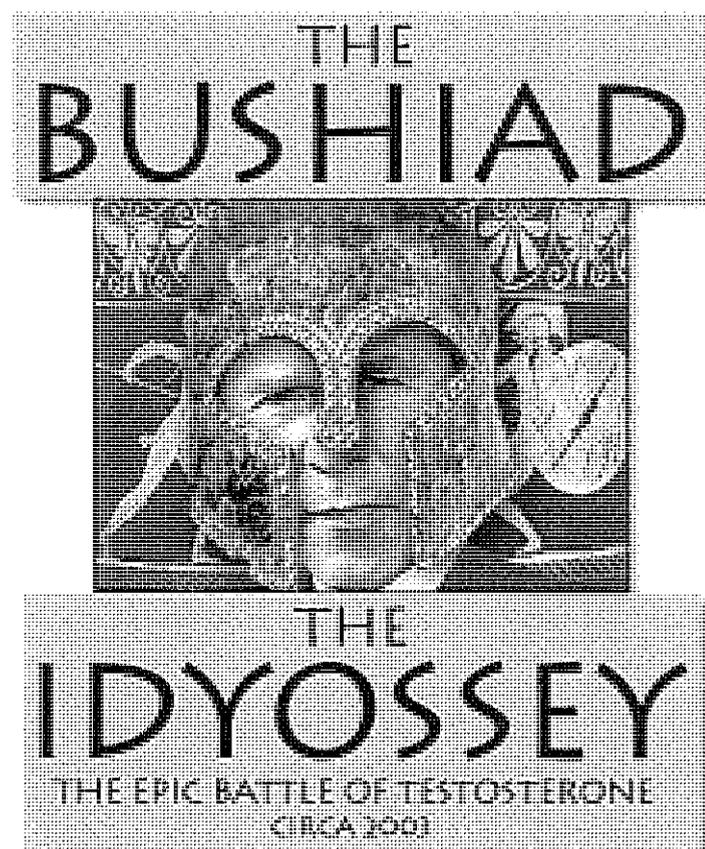
En revanche, *l'Idyossey* n'a pratiquement rien en commun avec *l'Odyssée*, dont elle n'aborde aucune des thématiques importantes. La *Bushiad* et *l'Idyossey* empruntent toutes deux à *l'Iliade*.

Les autres références à Homère sont soit extrêmement générales (les titres, la division en vingt-quatre chapitres), ou au contraire touchent à des éléments purement stylistiques, mais très révélateurs.

Tout d'abord, il y a l'écriture en vers non rimés, aux pieds irréguliers, comme le sont certaines traductions des épopées homériques. Ensuite, il y a les épithètes attachées aux personnages, que Victor Littlebear utilise systématiquement :

«*Resolute George*», «*Simple George*», «*Stealthy Saddam*», «*Saddam, breaker of men*», «*Foul Rumsfeld*», «*Sly Ashcroft*», «*Dick Cheney, hard of hearb*», «*Proud Powell*», et bien d'autres encore.

Le style épique et sa grandeur sont utilisés pour ridiculiser les acteurs du drame contemporain, soit en les présentant avec majesté dans ce qu'ils ont de plus imbéciles,



soit en utilisant une épithète risible («*Simple George*» en est le meilleur exemple). L'entier de la parodie fonctionne sur ce même modèle : chaque action est accompagnée d'adjectifs grandiloquents et de comparaisons emphatiques, qu'il s'agisse d'armées en marche ou de George Bush nostalgique songeant à son Texas natal. Voici un premier exemple où le contenu correspond assez bien au style épique :

*« From all across the U.S., armies gather,
Men and women, battle gear, armor shining,
Organized and prepared with great tools of war,
Sent from every city, every county, every state,
Grouped in the wine dark Mediterranean and Ara-
bian Sea
Restless and ready for battle in long gray ships. »¹*

L'utilisation des adjectifs est fondamentale pour offrir un aspect grandiose, «plus grand que nature», aux événements de l'Irak, et leur donner la dimension d'une épopée : les armures «brillent», les engins de guerre sont «imposants». Tout est martelé avec force, même (et surtout) quand l'emphase stylistique ridiculise un contenu dont on veut se moquer.

En voici un bon exemple, qui, dans la narration, suit la lecture d'une lettre où Saddam Hussein demande la paix :

*« The ashen face of George says all. Sweat
Gathers on his upper lip, dry tongue licks his lips,
His nostrils flare and he looks as if to speak
But only silence and rasping breath escape.
Stopped short and lacking words,
He must remind himself to breathe.*

*At last, composure brought to bear, he speaks,
But in a whisper, barely audible. "This*

¹ *Bushiad*, chapitre 2.

*Is some kind of trick, and I'm not fooled.
No way Saddam wants to negotiate. Besides,
After all the time and money we've put into our
plan,
We can't afford the loss.»²*

Le premier paragraphe et le début du second alignent les clichés littéraires sensés représenter une émotion violente. Puis, le dialogue appuie encore sur le sentiment de gravité (déjà risible) qui submerge George Bush, avant de le casser définitivement avec la dernière phrase, où les «géniales intuitions» du leader sont remplacées par des intérêts basement matériels, qui, bien entendu, sous-tendaient déjà le reste du passage.

Ces données stylistiques sont générales à la *Bushiad* et à l'*Idyossey*. Si la forme homérique est à peu près respectée, elle fait rire de par le contexte dans lequel elle est placée. Le décalage est d'autant plus perceptible qu'aujourd'hui, la tendance est à un certain dépouillement ou «réalisme» stylistique.

L'emploi biaisé des formules homériques crée également, pour ceux qui les connaissent, un décalage accentuant la distance. Parfois, les formules sont employées telles quelles, comme «*rosy-fingered dawn*» ; parfois, elles sont légèrement modifiées pour coller au contexte contemporain : dans l'avant-dernier passage cité, «*the wine dark Sea*» devient «*the wine dark Mediterranean and Arabian Sea*», et «*long black ships*» deviennent «*long gray ships*», en référence à la couleur des vaisseaux de guerre modernes.

Les fameuses comparaisons et métaphores homériques sont également utilisées, mais sans systématique. Peut-être l'auteur voulait-il aller droit au but, sans ralentir le fil

² *Bushiad*, chapitre 3

du récit avec des éléments qui, par essence, sortent du contexte diégétique.

Certaines de ces comparaisons font simplement appel au monde naturel, comme c'était bien souvent le cas chez Homère :

« *The US is unclear which sites to attack,
As head of state Saddam's a fine, choice target,
Like a wildebeest stalked at water's edge at dusk
Dinner for the lioness with full lair of mewling
cubs.* »³

D'autres, plus rares, font directement allusion au poème de référence, l'*Iliade* :

« *May's end brings George's victory tour,
As Achilles, with dead Hector dragged behind,
Rode his battle chariot round the walls of Troy,
Triumph on display, thrusting his accomplishment
In King Priam's face, so Resolute George
Circles Europe and the Middle East.* »⁴

Comme je l'ai mentionné ci-dessus, la *Bushiad* ne construit pas de correspondance systématique entre des éléments de l'*Iliade* et des événements ou personnages contemporains. Sauf dans un cas : surtout à travers les titres de certains chapitres, il y a comparaison récurrente entre les dieux olympiens et les grandes compagnies multinationales qui dirigent le conflit en sous-main ; quant au pétrole, cause profonde du drame, il est considéré comme le sang des dieux. Victor Littlebear a donné aux puissances de la terre, mais aussi aux pouvoirs humains et mégalomanes, le statut de dieux, comme si l'*hybris* était définitivement consommée.

Un dernier élément inspiré par la narration homérique mérite qu'on s'y arrête : lorsqu'un personnage est mort ou sur le point de mourir, le narrateur fait une pause

et nous explique quelles sont les origines et la vie de ce personnage. Pour honorer le mort et sa mémoire, pour s'opposer à l'anonymat, également fustigé par certains journalistes, des annonces de décès des soldats, Victor Littlebear respecte la démarche respectueuse que l'on trouvait systématiquement dans l'*Iliade*.

« *Siever, son of Nick and Barbara Siever of Mt. Eden, TX*

*Football star, quick halfback high school player
Whose first kiss was Ellen Beskind in the gym
last year
Bleeds swiftly into the parched earth.*

Holcomb, who's red hair and boyish charm are legend

*In his home town of Newburgh, New York,
Is pushed roughly out the door by White-scar,
Who grinning, casts a glance at Mac and winks.
Voices move off across the sands, then silence
As Holcomb breathes his last, strangled with wire.*

Finally Evert, only son of Ruth Evert.

*Born poor into the projects of Detroit,
He held his own against the local gangs,
Resisted drugs and easy money, did well in school.
Ruth's handsome son in uniform dies slowly,
suffocated*

By gas soaked rags wrapped round his head. »⁵

A l'évidence, ici, l'humour se fige. Dans un passage comme celui-ci, le décalage humoristique créé par le style homérique se glace au contact du contenu, pour ne plus laisser que l'horreur poignante venant de la juxtaposition de la description d'une vie touchante à laquelle on peut si facilement s'identifier, tant elle nous ressemble, et les détails sordides de la mort.

3 *Bushiad*, chapitre 8

4 *Idyossey*, chapitre 8.

5 *Bushiad*, chapitre 10

Le système mis en place dans la *Bushiad* et l'*Idyossey* prend ici tout son sens et sa pertinence : dans un tel contexte, l'emphase homérique gagne une tonalité obscène, car elle nous rappelle constamment que c'est au nom d'un héroïsme déplacé que ces jeunes hommes ont été envoyés à la mort. Ce texte a été écrit avec la conscience aiguë du rôle qu'a joué la forme de l'*Iliade* pour magnifier son contenu, mais aussi des modifications que la perception de cette forme a subies au cours des siècles.

Victor Littlebear utilise précisément le style épique à la lettre et laisse le poids des années agir sur le lecteur : celui-ci, baigné dans un âge postmoderne où l'on ne prend plus grand-chose au premier degré, perçoit le décalage et rit des premières interventions «héroïques» de George Bush. Puis survient la torsion progressive que je trouve assez forte, lorsque l'effet produit par ce même style épique s'inverse : le sentiment d'horreur et de colère que ressent le lecteur lors d'un tel passage est d'autant plus violent qu'il contraste avec la bonhomie loufoque des scènes précédentes. Dès lors, le style épique ne fait plus rire : soit il retrouve sa force originelle et accentue la puissance dramatique de la scène, pour peu que le lecteur entre dans le jeu des transferts émotionnels issus du romantisme ; soit il se répercute sur la mascarade de Bush qui nous a fait rire, et la pitié se transforme en colère.

Aucune bêtise n'est épargnée dans la *Bushiad* et l'*Idyossey*. L'orgueil, la tromperie, l'ambition, le fanatisme, l'égoïsme, la rage, toutes ces passions trop humaines

sont moquées dans les deux camps. Mais la critique est intelligente, ne cédant ni à la gratuité, ni à la facilité : elle n'est pas gratuite, car les raisons profondément humaines qui poussent à s'opposer à un tel conflit, sont exposées avec force tout au long du texte ; et elle n'est pas facile, car elle montre la situation dans toute sa complexité, sans jamais chercher à la simplifier. La construction en mosaïque brouille les repères, et montre bien l'aspect tragique, sans issue, d'un tel imbroglio.

C'est le sentiment final que l'on éprouve à la fin de l'*Idyossey* : cet exposé sur l'idiotie est profondément amer et pessimiste, d'autant plus terrible qu'il n'est que la représentation «poétique» d'une réalité extrêmement proche de nous. Le cycle de la violence ne s'arrêtera pas.

Ainsi, en se réappropriant l'esthétique d'Homère, et sans jamais passer par l'interprétation intellectuelle, Victor Littlebear livre une fiction satirique et épique plus intelligente et plus profonde que ce qu'elle laissait présager au premier abord.

L'Amérique a un compte à régler avec ses guerres, et l'*Iliade* offre énormément pour soutenir une réflexion, sérieuse, humoristique ou satirique. C'est l'occasion de sa réémergence non seulement chez les chercheurs et les universitaires, mais aussi dans le domaine du grand public. L'imaginaire collectif et populaire n'a ni tué ni oublié l'*Iliade*, comme on serait tenté de le croire.

Gaël Grobéty

Cet article a été présenté lors de la rencontre de Noël 2008 organisée par l'Association des Sciences de l'Antiquité de l'Université de Lausanne; il est dérivé des recherches que je mène sur la réception de l'*Iliade* aux Etats-Unis. Je remercie vivement le Professeur David Bouvier, qui m'a encouragé et m'encourage encore à travailler sur ce sujet, ainsi que les Fondations Théodore Lagonico et Sophie Afenduli, sans qui cette recherche ne saurait être possible.

I AGIA ANASTASIA I PHARMAKOLYTRIA

L'histoire de cette sainte, patronne des pharmaciens, comporte, comme celle de beaucoup de saints du calendrier chrétien, une large part d'énigmes ; pharmacienne moi-même, je me suis intéressée à la légende et à l'iconographie de cette illustre collègue !

Sainte Anastasie est une martyre et son nom est en rapport avec la résurrection. Elle est aussi appelée *pharmakolytria* par référence à son intercession de guérisseuse : le flacon médicinal qu'elle tient généralement à la main gauche permet de la reconnaître sur les images et symbolise le remède bénéfique de la Résurrection.

Selon les sources littéraires, il existe plusieurs Anastasie, et de nombreuses versions de sa vie circulaient¹. Dans son étude des textes hagiographiques grecs relatifs à des martyres romaines, Fr. Halkin² affirme que, parmi les diverses Anastasie dont il est question, deux ne sont que les avatars d'une authentique martyre, sainte Anastasie de Sirmium ; il s'agit d'Anastasie la veuve, et d'Anastasie la vierge.

C'est ainsi que dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, dominicain vivant au XIII^e siècle³, qui représente bien les tra-

ditions occidentales sur les vies des saints, on trouve deux récits concernant une Anastasie, veuve de Rome.

Page 43, version a) : Anastasie, la veuve, martyre, fêtée le 25 décembre.

Anastasie de Rome : Anastasie était d'une des plus grandes familles de Rome. Elle fut élevée dans la foi du Christ par sa mère Fausta et par le bienheureux Chrysogone. Mariée contre son gré à un certain Publius, elle feignait un mal de langueur et se refusait à la vie conjugale. Mais un jour son mari apprit que, vêtue comme une femme pauvre et en compagnie d'une de ses servantes, elle visitait les chrétiens emprisonnés et leur portait des secours. Il la fit alors enfermer et garder étroitement lui refusant presque toute nourriture. Il espérait ainsi la faire mourir, et jouir à son aise de sa dot qui était très grande. Elle, s'attendant à mourir d'un jour à l'autre, écrivait des lettres désolées à Chrysogone qui, dans ses réponses, s'efforçait de la consoler. Cependant ce fut le mari d'Anastasie qui mourut et Anastasie fut mise en liberté.

Elle fut livrée alors à un préfet qui fut chargé de la garder. Cet homme ayant appris qu'elle était riche, lui dit en secret : « Anastasie, si vraiment tu es chrétienne, tu dois faire ce que t'ordonne ton Maître. Or celui-ci ordonne à ses disciples de renoncer à tout ce qu'ils possèdent. Donne moi donc tout ce que tu possèdes et va t'en où tu voudras : ainsi tu seras une vraie chrétienne. » Mais elle lui répondit : « Dieu m'a ordonné en effet de donner tout ce que j'avais mais de le donner aux pauvres et non aux riches. Or tu es riche, j'agirais contre les préceptes de mon

1 Hippolyte Delehaye, *Etude sur le Légendaire romain, les saints de novembre et de décembre* (Subsidia Hagiographica 23), Bruxelles, 1936. A titre de curiosité Hippolyte Delehaye rappelle la légende qui exploite la coïncidence de la fête de sainte Anastasie avec la fête de Noël et la fait assister à la naissance du Christ : une de ces bizarreries comme l'imagination populaire est capable d'en produire, en s'affranchissant de toute vraisemblance chronologique.

2 François Halkin, *Légendes grecques de « Martyres romaines »* (Subsidia Hagiographica 55), Bruxelles, 1973.

3 Paris, Seuil, 1998, trad. du latin par Teodor de Wyzena.

Dieu en te donnant quelque chose.» Anastasie fut alors jetée en prison pour y mourir de faim. Enfin elle fut conduite avec d'autres chrétiens dans l'île de Palmaria, où de nombreux chrétiens étaient relégués. Anastasie fut attachée à un poteau et brûlée vive. On fit enlever son corps et on l'ensevelit dans le jardin d'Apollonie. Une église y fut élevée en son honneur. Le martyre d'Anastasie eut lieu sous le règne de Dioclétien, règne qui commença vers l'an du Seigneur 287.

Page 655, version b) : on reconnaît, malgré certaines différences, la même Anastasie dans la légende de saint Chrysogone, martyr, fêté le 24 novembre, mais le lieu du martyre nous rapproche de la Dalmatie et de l'Illyricum, patrie de l'autre Anastasie : *Chrysogone fut jeté par ordre de Dioclétien dans une prison où Anastasie le nourrissait de ses aumônes. Et lorsque Anastasie se trouva à son tour emprisonnée par son mari, elle écrit à son maître Chrysogone la lettre suivante : « Anastasie, au saint confesseur du Christ, Chrysogone : mariée à un homme sacrilège, j'ai feint une maladie pour me dérober à sa couche ; et, jour et nuit je reste prosternée devant Notre Seigneur Jésus-Christ. Mon mari, non content de dépenser mon patrimoine avec des idolâtres, me tient si étroitement enfermée que je m'attends à mourir d'un instant à l'autre... Adieu, saint homme, ne m'oublie pas ! » Cependant, le mari d'Anastasie, pour achever de se délivrer d'elle ne lui faisait plus donner, dans sa prison, qu'un quartier de pain. La sainte écrivit alors à Chrysogone : « La fin de mon corps approche. Puisse mon âme être accueillie par Celui pour l'amour de qui je supporte tout, ce que te racontera la vieille femme qui te remettra cette lettre ! » Lorsque Dioclétien vint à Aquilée pour mettre à mort les chrétiens, il fit venir devant lui Chrysogone et lui dit : « si tu veux sacrifier aux dieux je te nommerai préfet de ce pays. Chrysogone lui répondit : « Je n'adore qu'un seul Dieu qui est dans le ciel et je méprise tes dignités comme la boue. » Chrysogone eut la tête tranchée*

sur ordre de l'empereur. Cela se passait en l'an du Seigneur 287. Le prêtre Zèle ensevelit pieusement les deux parties de son corps.

Et voyons maintenant la martyre de Sirmium : à l'origine, il semble qu'on trouve un culte local d'une Anastasie à Sirmium, sur la Save, en Illyrie, qui aurait été également une victime des persécutions de la tétrarchie, mais dont le martyre est situé en 304. Le patriarche Gennadios I^{er} (458-471) transféra ses reliques à Constantinople. Sainte Anastasie y est vénérée dans l'église de l'*Anastasis*, qui lui a été ensuite dédiée. C'est à ce moment que le culte de sainte Anastasie commence à être rattaché à celui de la Résurrection. On a trop rapidement conclu que cette sainte Anastasie n'était que la personnification de l'*Anastasis* grecque (Résurrection). On considère aujourd'hui que sainte Anastasie de Sirmium peut avoir effectivement existé et que la diffusion même de son culte aurait eu pour effet d'amalgamer des versions empruntées à d'autres légendes hagiographiques.

Comment alors différencier ces martyres Anastasie, et comment sont-elles devenues saintes et si souvent représentées, dans les églises de Chypre et d'ailleurs ?

En suivant diverses recherches hagiographiques, Jane Baun⁴ propose de reconnaître au moins trois saintes Anastasie martyres. Les deux premières sont martyres à Rome dans la deuxième moitié du III^e siècle et la troisième est martyre à Sirmium au début du IV^e siècle. Comme nous l'avons vu plus haut, il semble que les deux premières, venant de Rome, sont une seule

4 Jane Baun, *Tales from another Byzantium, Celestial Journey and Local Community in the Medieval Greek Apocrypha*, Cambridge, 2007.

femme, martyre, veuve et vierge, fêtée le 29 octobre (cette date étant aussi associée à une Anastasie « l'aînée » de Rome, martyrisée sous Valérien, en 253, et généralement considérée comme moins historique que les autres). La troisième, sainte Anastasie dite *pharmakolytria*, veuve et martyre à Sirmium, est fêtée le 22 décembre.

Jane Baun met par ailleurs l'accent sur un texte médiéval grec (conservé aussi dans des versions slaves) lié à notre sainte par l'homonymie de son personnage central, l'*Apocalypse d'Anastasie*. Cette apocalypse (c'est-à-dire *révélation, dévoilement, vision prophétique de l'avenir, fin des temps, ou de l'autre monde*) est un voyage surnaturel parmi de terribles prodiges et merveilles de l'autre monde, décrits à travers les yeux d'une femme : Anastasie.

Cette *Apocalypse d'Anastasie* a été composée en grec et est une compilation mêlant des extraits de textes analogues plus anciens à des allusions à des événements proches de la date de sa rédaction, située entre le X^e et le XII^e siècle. Le récit présente Anastasie comme une pieuse nonne, qui, après avoir été une femme exemplaire pendant cinq ans dans un couvent inconnu, tombe subitement malade et meurt. Trois jours plus tard elle ressuscite, après un voyage personnel dans l'au-delà sous la conduite de l'archange Michel, et elle décrit à ses consœurs son expérience du monde infernal.

Pour en revenir à la martyre, alors que de nombreux récits hagiographiques, en grec ou en latin, élaborent et combinent au fil des siècles les données relatives à l'une ou à l'autre des Anastasie que nous avons rencontrées, il faut encore mentionner le

parcours d'Anastasie la patricienne, personnage manifestement légendaire d'aristocrate de Constantinople courtisée par Justinien et fuyant se réfugier au désert en Egypte après la mort de l'impératrice Théodora ! C'est sans doute, comme on l'a dit, le développement du culte et la dispersion des reliques de l'Anastasie de Sirmium qui expliquent la variété et la complexité des récits agencés pour relier divers lieux, Rome en particulier, à des circonstances du martyre de la pieuse vierge ou veuve, en Dalmatie ou à proximité ; l'importance de la sainte tient aussi à son nom qui l'associe à l'idée, et à d'anciennes églises, de la Résurrection.

On a vu que des reliques de l'Anastasie martyre de Sirmium furent transférées à Constantinople au V^e siècle, sous Léon I^{er}. Au siècle suivant, une partie de ces reliques sera envoyée à Rome. Tandis qu'à Constantinople les reliques étaient déposées dans l'église *Anastasis* du V^e siècle, au portique de Dominus, près du forum de Constantin, à Rome, les reliques de sainte Anastasie furent placées dans la basilique Sainte-Anastasie au pied du Palatin, construite peut-être par la sœur de Constantin au IV^e siècle, et en tous cas ornée de peintures murales par le pape Damase, mort en 384. En raison de la translation des reliques de la martyre, les deux églises mentionnées sont devenues célèbres et reconnues comme églises de la « Grande Martyre Anastasie ».

La sainte Anastasie de Sirmium va aussi entrer dans l'agitation hagiographique du X^e siècle d'après Homburg⁵ et Jane Baun. Des textes d'un nouveau genre surgissent à

5 *Apocalypsis Anastasiae*, ed. Rudolf Homburg, Leipzig, 1903 et *Dissertation* de l'Univ. de Giessen, Leipzig, 1903 également.

Fig 1 :
Hosios Loukas,
sainte Anastasie à gauche en bas, mosaïque du narthex, X^e siècle.

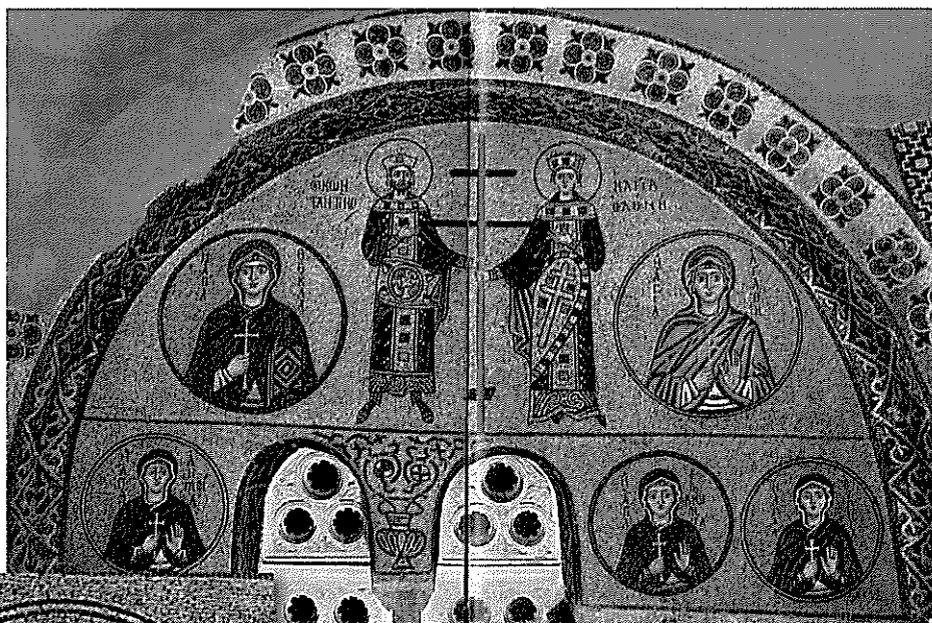


Fig 2 :
Détail de **Ste Anastasie** de Hosios Loukas.



Fig 4 :
Icône de **sainte Anastasie**, la guérisseuse, Thessalonique, fin XIV^e- début XV^e siècle, aujourd'hui au Musée de l'Hermitage à St.-Petersbourg.

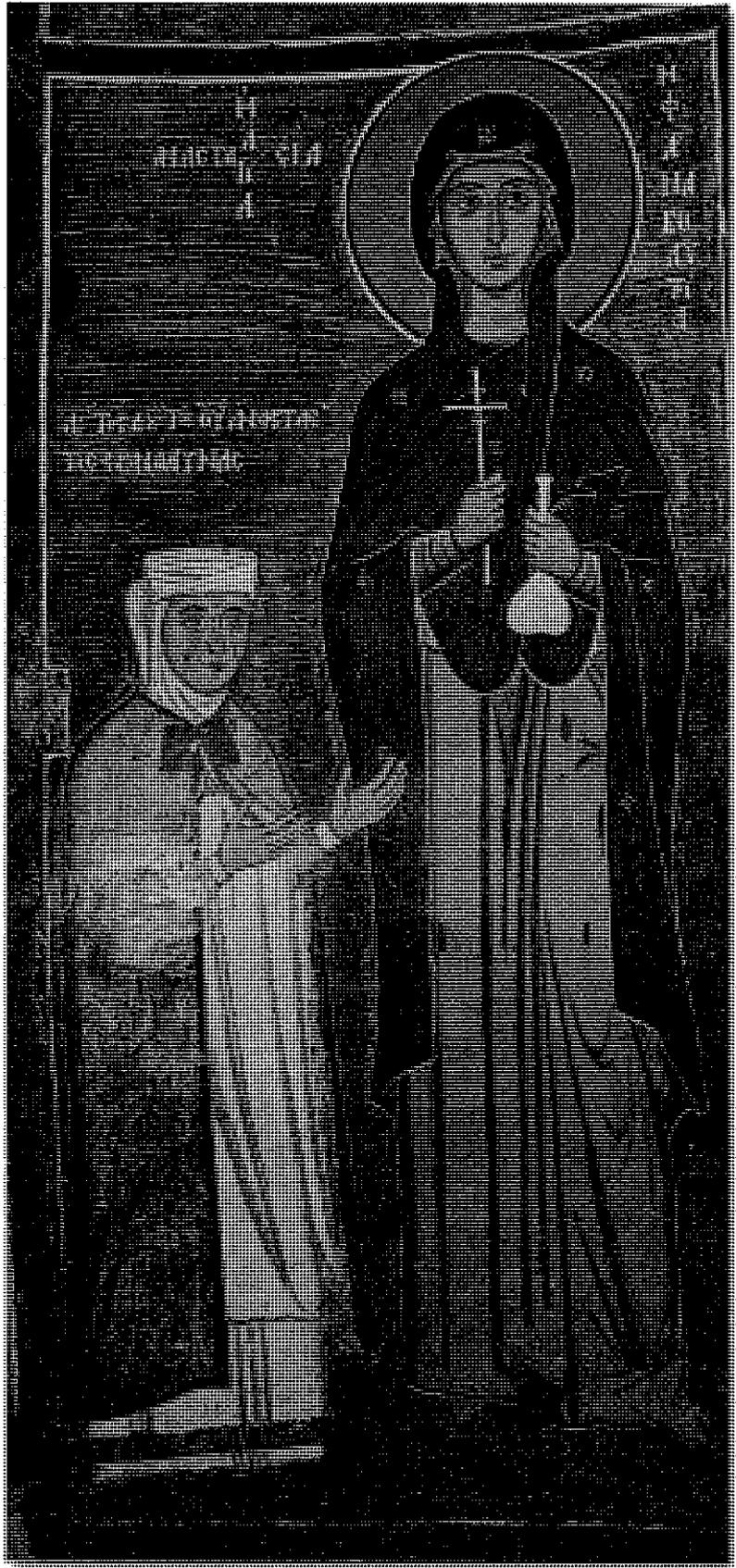
Au bas de l'icône se trouve une rainure qui permettait d'insérer un manche pour tenir l'icône. Cela prouve que c'était une icône de procession appartenant à une église ou un monastère, icône dédiée à sainte Anastasie. Elle est habillée d'un chiton et d'une cape rouge recouverts d'un maphorion (châle) vert, symbole de la vie et de la résurrection, laissant un peu apparaître le rouge clair de la coiffe et de la robe. Elle porte une croix de la main droite et un flacon de la main gauche, qui est voilée, en signe de respect. Le rapport entre ces deux objets est évident : le remède par excellence est la victoire du Christ sur la mort, le baume de sa résurrection.



Fig 3 :

I agia Anastasia i pharmakolytria d'Asinou avec la donatrice : Anastasia Saramalina, fresque du XV^e siècle dans le narthex de l'église de la Panagia Phorbiotissa.

*La donatrice, Anastasia Saramalina, est représentée selon la coutume de plus petite taille que la sainte. Elle porte une robe typique de la classe aisée et un bandeau blanc en soie de type occidental. Sainte Anastasie tient de la main droite une croix et de la main gauche un flacon médicinal, symbole de sa fonction de guérisseuse à la fin du XIII^e siècle. Au dessus de la donatrice, son nom est indiqué, et au dessus de sainte Anastasie est inscrit : I agia Anastasia i pharmakolytria. Le terme de pharmakolytria (une forme plus classique serait *pharmakolyteira, mais le mot est médiéval) signifie : douée du pouvoir de guérir des poisons ou de ce qui est toxique, par allusion sans doute à quelque miracle de protection contre un danger d'empoisonnement.*



cette époque: vies de saints, panégyriques, visions très audacieuses, fictives, sans base historique, qui relancent les anciennes légendes. C'est sans doute pour la même raison, et dans ce contexte favorable à l'imagination, que notre *hagia Anastasia pharmakolytria* apparaît sur des fresques ou des mosaïques au X^e siècle.

Iconographie

Les premières représentations sont celles du *Katholikon* du monastère d'Hosios Loukas (près de Delphes) au X^e siècle et de l'église « pigeonnier » de Çavusin en Cappadoce, qui remonte au règne de Nicéphore Phokas (963-969). Gerstel⁶ nous précise l'emplacement de son image dans les églises : soit dans le narthex, comme à Hosios Loukas qui, bien que monastère d'hommes, était un lieu de pèlerinage fréquenté par des femmes, soit dans le lieu où prennent place ces dernières, le côté nord de l'église (fig. 1 et 2, p 24).

On la retrouve souvent à côté de la donatrice de l'église qui porte son nom, comme c'est le cas à Asinou sur l'île de Chypre (fig. 3, p 25).

Il semble que son culte ait été particulièrement vivant à Chypre si l'on se réfère aux nombreuses églises qui la représentent⁷. Selon l'étude citée de S. Gerstel, les églises de Chypre comprenant des représentations d'Anastasia sont les suivantes :

Kakopetria, St.-Georges Perachoritis, mur nord : Stes-Paraskevi et Anastasia, XVI^e s.

Nikitari, Asinou, Panagia Phorbiotissa, Anastasia *pharmakolytria*, abside sud du narthex, XV^e s. (fig. 3, p. 25).

Kalopanayiotis, Monastère de St.-Jean Lambadistis, Anastasia, XV^e s.

Moutoullas, Panagia tou Moutoulla, mur ouest, Anastasia, XII^e-XIV^e s.

Kouklia, Palea Enkleistra, Anastasia, XV^e s.

Akholia, église de St.-Théodose, mur nord du bras ouest, redécouvert au XVI^e siècle, Anastasia et Andronikos.

Une belle icône du musée de l'Hermitage à Saint-Petersbourg, illustre bien la dévotion que suscite sainte Anastasia» (fig. 4, page 24).

La caractéristique de cette icône est le contraste entre le modelé du visage et le traitement plat de ses habits. La grande harmonie entre les couleurs et le visage de sainte Anastasia, au regard spirituel, profond, est à remarquer et à admirer, selon Yuri A. Piatnisky⁸. Le visage de sainte Anastasia impose le respect grâce à sa noblesse et son raffinement. L'image est classique, elle inspire la spiritualité. Les dimensions, les proportions ainsi que les couleurs sont balancées dans une harmonie parfaite. Beauté, puissance, spiritualité, simplicité symbolisent la nature inébranlable de l'âme et du caractère de sa foi chrétienne. Ici, il y a un retour au classicisme du XI^e- XII^e siècle, qui contraste

6 Sharon E. J. Gerstel, "Painted sources for female piety in Medieval Byzantium", *DOP* 52, 1998.

7 Andreas Stylianou and Judith A Stylianou, *The Painted churches of Cyprus*, 1985, for the Leventis Foundation.

8 Yuri A. Piatnisky, catalogue de l'exposition *Sinai, Byzantium, Russia*, Londres, The Saint Catherine Foundation, et St-Petersbourg, Musée d'Etat de l'Hermitage, 2000, page 150-151, B 126.

avec l'expression de l'émotion typique de la période des Paléologues. Sainte Anastasie est très légèrement nimbée sur un fond doré.

Piatnisky affirme qu'elle provient de Thessalonique ou de la région environnante, mais pas de Constantinople. En effet, des artistes constantinopolitains œuvraient à Thessalonique à cette période, en raison de la crise qui les empêchait de travailler dans la capitale après 1453. Piatnisky considère cette icône comme l'un des chefs d'œuvre de la peinture byzantine du milieu du XV^e siècle.

Conclusion

Qu'elle provienne de Sirmium ou d'ailleurs, sainte Anastasie, devenue célèbre par son martyre et par des légendes aux origines perdues, est connue surtout grâce à des représentations iconographiques⁹.

Les Grecs lui ont donné l'épithète de *pharmakolytria* par allusion sans doute à quelques miracles où elle aurait protégé les fidèles d'empoisonnement. Ce titre énigmatique sert aussi à la distinguer des autres Anastasie.

On notera qu'à Tsopaka dans le Magne, en Grèce, dans l'église St-Théodore, du XIII^e siècle, on trouve l'*agia Anastasia pharmakolytria* à côté d'Anastasie la Romaine, ce qui est un cas très rare.

Quoi qu'il en soit de l'existence historique d'une ou de plusieurs sainte Anastasie et du rapport entre elles, car il en existe (la

Romaine, la vierge, la *pharmakolytria*, la veuve, etc..., avec leurs différentes dates de commémoration), le fait qu'un culte voué à une ou plusieurs sainte Anastasie apparaisse et qu'il ait suscité une prolifération de sainte Anastasie vaut la peine qu'on s'y attarde.

Sainte Anastasie est une intermédiaire, une icône entre le fidèle et Dieu, le fidèle qui a besoin d'un baume guérisseur, attribué de sainte Anastasie, rappelant son charisme et son rôle de *pharmakolytria*.

Dans l'art occidental postérieur au Moyen Age, les différentes Anastasie sont confondues en une Anastasie indifférenciée. Exemple : à Zadar, en Croatie, dans la cathédrale Sainte-Anastasie, où la sainte Anastasie de Carpaccio, 1487, tient dans sa main gauche une phiale.

Notre ancêtre pharmacienne a donc encore bien des secrets à nous dévoiler et des remèdes à nous dispenser¹⁰.

Jeanne Michaud

9 Louis Réau, *Iconographie de l'Art Chrétien*, tome III, *iconographie des saints*, Paris 1958, sous « Anastasie de Sirmium », émet d'ailleurs l'hypothèse, souvent admise, que sainte Anastasie n'a jamais existé !

10 Merci à Michel Burger d'avoir lu mon texte et d'avoir fait des suggestions utiles.

LA BIBLIOTHÈQUE PATRIMONIALE D'ANDRITSENA

LA GRANDE PASSION DU DOCTEUR P. PETROPOULOS

A 7 km au nord du temple de Bassae, le Parthénon du Péloponnèse, inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO, la petite ville d'Andritsena possède une bibliothèque extraordinaire léguée par un savant originaire de ce lieu (Constantin Nicolopoulos), véritable miroir de la civilisation européenne et glorieux monument à la Grèce libérée au début du 19^e siècle.

I. Le fabuleux destin d'un Grec à Paris

1. Le bel idéal de Constantin Nicolopoulos

Son père, après la terrible répression turque de 1770, quitte la ville incendiée d'Andritsena pour gagner son pain quotidien. Il va vivre à Smyrne, en Asie Mineure, où il devient importateur de maïs et où il se marie à deux reprises. Constantin, le fils cadet, naît en 1786.

Monsieur Georgakis inculque à ses enfants les vraies richesses: le sens de l'effort, la fierté grecque qui plonge ses racines dans la grande civilisation antique, la valeur de l'éducation et la passion pour la liberté.

En 1804, il envoie son fils Constantin achever ses études à Bucarest auprès de son demi-frère Jean.

A dix-huit ans, Constantin rêve de gloire littéraire et d'une Grèce libre et indépendante. A vingt ans, il choisit son destin : il décide de se battre, avec sa plume et son savoir, pour l'émancipation de sa patrie, qui pleure sous l'esclavage imposé par l'Empire ottoman. Afin de réaliser son idéal, il doit vivre en exil. Il se fixe à Paris, capitale mondiale des sciences et des arts. C'est là aussi que vit Adamantios Korais, le grand artisan du réveil de la Grèce, le modèle de tous les jeunes intellectuels grecs.

C'est aussi de Paris que Napoléon bouscule la carte de l'Europe et allume l'espoir de la libération dans les cœurs et les esprits de la jeunesse, de Lisbonne à Odessa.

2. Le bibliothécaire et le savant

Constantin Nicolopoulos arrive à Paris un jour de l'an 1806. Napoléon vit son apogée. Constantin Nicolopoulos subit le choc de l'émigration: solitude de l'âme, manque de soleil. Et pauvre, il souffre de la faim et du froid.

Courageux, il ne perd pas de temps. Il s'engage dans sa solennelle promesse.

Ses archives, déposées au bord de la Seine, face au musée du Louvre et du Pont des arts, dans la bibliothèque de l'Institut de France, témoignent du multiple engagement de ce savant.

Toute sa vie, il sera professeur de grec ancien et moderne. Il donne des cours dans des collèges et à l'Athénée. Il a même inventé une méthode originale pour ses étudiants.

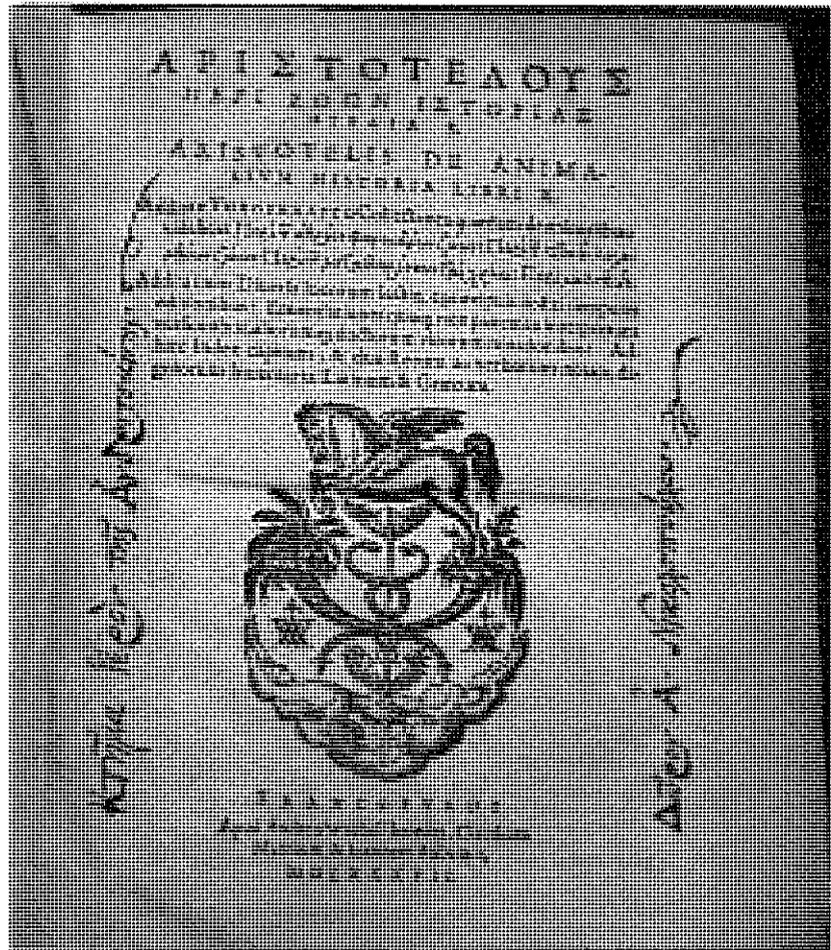
Puis à vingt-huit ans, la chance lui sourit. Il trouve un emploi comme bibliothécaire à l'Institut de France. Il gagne un salaire de 100 fr. par mois. Il a beaucoup de compétence et d'érudition pour exercer son métier à la perfection. Il connaît à fond les livres de l'Antiquité grecque et romaine, même leur valeur marchande et bibliophilique. Il est plurilingue; en plus du latin et du grec, il parle le français, l'italien, l'anglais et l'allemand. Il assiste les savants français et étrangers dans leurs recherches. Il corrige les épreuves de leurs publications. Il édite pour les étudiants les œuvres de Plutarque et de Sophocle. Il rédige une préface et participe à l'édition d'une traduction, faite par son ami Grégoire Zalyk, du

Contrat social de Rousseau, ce livre fondateur, ce livre qui prêche la démocratie et la liberté.

3. Son combat pour la libération de la Grèce

Par sa plume, il combat pour la Grèce. A Paris, il fonde un journal qu'il appelle *Melissa* et un deuxième qui porte le nom de *Jupiter Panhellénien*. Ce dernier périodique connaît une large diffusion parmi les Grecs et les amis de la Grèce. Il est en vente à Paris, Londres, Amsterdam, Marseille, Livourne, Trieste, Bucarest, Odessa, Smyrne, Nauplie. Il écrit des articles dans des revues littéraires et scientifiques de Paris, de Vienne et de Londres. Il change souvent de pseudonyme pour se protéger de la censure et pour éviter des ennuis à sa famille restée dans l'Empire ottoman. Il raconte à la France et à la francophonie l'histoire de Rhigas, ce Grec qui a allumé le premier la révolte, ce héros qui est mort pour une Grèce libre, indépendante et démocratique. Il dénonce toujours le Turc comme étant l'opresseur, le tyran et le barbare. Il présente la production scientifique de ses contemporains comme étant des « monuments patriotiques » qui méritent le respect et l'admiration ; à son avis, celui qui les méprise est un « traître à sa nation et à sa patrie ». Il dénonce l'orgueil des Européens, qui oublient toujours que ce sont les Grecs qui ont chassé la barbarie de l'Europe et qu'ils leur doivent les connaissances dont ils sont si fiers.

Entre 1821 et 1832, l'histoire s'écrit avec un grand H. La Grèce lutte et gagne son



indépendance. Le cri de liberté surgit pour la première fois des montagnes du Péloponnèse. L'héroïsme des Grecs suscite l'admiration des Français, des Anglais, des Allemands et des Suisses. La Suisse crée des sociétés philhelléniques. Avec le banquier Jean-Gabriel Eynard de Genève, elle envoie des soldats et des navires, des médecins et des vivres pour secourir les insurgés. A Paris, Nicolopoulos fonde aussi une société hellénique. Il diffuse en grec des livres sur l'art de faire du pain, du vin, de l'huile ou sur l'hygiène publique.

4. La passion sacrée de Nicolopoulos

Pendant toute sa vie, Nicolopoulos cultive une passion sacrée. Il collectionne des livres. Il tient dans ses mains des milliers et des milliers de volumes. Et il en achète un tous les trois jours, pendant trente-cinq ans, pour sa bibliothèque

personnelle. Mais il a un but précis: rassembler la mémoire de la Grèce, sauvée et conservée en Occident après la chute de Constantinople grâce à la technologie de l'imprimerie. Il sacrifie tout pour atteindre son objectif: il vit sans femme, sans enfants, sans argent, sans amis, sans chauffage, etc. Il passe des heures et des heures à visiter les librairies, à fureter dans les caisses des bouquinistes, à consulter les catalogues des foires étrangères, comme celle de Leipzig. Il consacre des nuits et des nuits à compulsurer ses trouvailles dans les cafés ou sur la petite table de son modeste appartement mansardé. Alors que les grandes puissances volent à la Grèce ses chefs-d'œuvre pour enrichir leurs musées de Londres, de Paris ou de Munich, Nicolopoulos, avec un effort surhumain et une ténacité admirable, se procure les éditions grecques publiées par Venise, Florence, Bâle, Paris, Francfort, Londres, Genève

La réputation de sa bibliothèque circule dans les milieux intellectuels de la diaspora. Elle est plus célèbre que celle de Korais. Nicolopoulos est le premier Grec à accomplir la prophétie de Lascaris, ce savant grec, qui a fui en Italie pour éviter la mort ottomane au XV^e siècle, qui a très vite compris l'importance de la révolution de l'imprimerie pour sauver les témoins de la civilisation grecque.

Constantin Nicolopoulos avance vers le milieu de sa vie. La Grèce libérée a besoin d'équipements culturels pour marcher vers le développement et pour « rivaliser avec les autres Etats européens », pour reprendre une expression chère à Nicolopoulos.

Cette nécessité d'infrastructures culturelles interpelle profondément Nicolopoulos. Doit-il donner sa bibliothèque? Ou la vendre? Cette question le tourmente. Aider sa mère ou aider sa patrie? Cette alternative le déchire. Sa famille opère des pressions. Nicolopoulos, l'ardent militant grec, l'inflexible disciple d'Athéna, reste fidèle à la promesse civique et héroïque de sa jeunesse. Il choisit sa patrie.

II. Une bibliothèque scientifique pour Andritsena

1. La donation à Andritsena

Et le 1^{er} juin 1838, Constantin Nicolopoulos signe l'acte de donation de sa bibliothèque à la ville d'Andritsena. Il prépare soigneusement l'embarquement des livres. Sur chaque exemplaire, il écrit cette phrase magique: « Propriété sacrée D'Andritsena/ Don de Agathophronos Nicolopoulos. » Il les emballe et les place dans quarante-sept caisses.

Le 21 novembre 1839, deux habitants d'Andritsena (son neveu Christopoulos, futur ministre de l'Education nationale, et Zariphopoulos, le maire de la ville) viennent à Paris chercher les trésors.

De Marseille, un voilier, avec à son bord plus de six mille livres, vogue sur la Méditerranée. Cette fascinante embarcation efface la chute de Constantinople et reconduit tout le savoir grec au bercail.

Pendant ce temps, Nicolopoulos prépare son retour au pays paternel. Il entasse encore des livres dans des caisses. Mais il se blesse gravement et meurt le 12 juin 1841 à l'Hôtel-Dieu de Paris.

2. Le lent démarrage de la bibliothèque et la rencontre allemande de Tselalis

La mort du donateur pèsera lourdement sur le démarrage de la bibliothèque. Pendant quarante ans, ces caisses dorment dans la petite église Sainte-Barbara. Les livres souffrent de l'humidité. Le rêve de Nicolopoulos semble mort. Mais les autorités ne baissent pas les bras et cherchent des mécènes et des solutions financières. Grâce au don d'un particulier et de la banque nationale grecque, Andritsena inaugure le 1^{er} mars 1879 un splendide bâtiment pour sa bibliothèque. Dix ans plus tard s'ouvre un gymnase pour les garçons de la région. L'esprit de Nicolopoulos souffle fort

sur la petite ville du Péloponnèse. Aujourd'hui, une plaque de marbre posée sur les murs rappelle cette épopée !

Mais si le gymnase fleurit, la bibliothèque dépérit. Sans surveillance rigoureuse, elle subit des vols. Vers 1930, le gouvernement d'Athènes prend la bibliothèque sous son aile. En 1932, Agasilas Tselalis est nommé directeur de la bibliothèque. Ce professeur se passionne pour la vie et les livres de Nicolopoulos. Il publie des articles dans le journal local. Il développe une habile stratégie pour que ces trésors ne disparaissent pas dans les fracas de la Deuxième Guerre mondiale et de la Guerre civile.

Et en été 1961, il vit sous les platanes la rencontre avec Joseph Fink, un archéologue allemand, amoureux du temple de Bassæ. La visite de la bibliothèque émerveille et bouleverse le professeur de Münster. Tselalis lui montre une édition de Pindare de 1515, des livres anciens et précieux sur Homère, Sophocle et Aristote. Joseph Fink s'arrête devant une étagère, prend un livre au hasard et tombe sur un livre de William Haygart, cet Anglais qui a dessiné le temple de Bassae en 1811. Pour Joseph Fink, cette bibliothèque est un paradis pour les bibliophiles ! Après dix ans de recherches à Paris et à Andritsena, en 1972, Joseph Fink publie un livre merveilleux de 115 pages : « *Die Arcadische Sendung des Konstantinos Nikolopoulos* ».

3. Athènes découvre la valeur de la bibliothèque

Le livre de Fink réveille la mémoire de Nicolopoulos aussi en Grèce. Son livre paraît en langue grecque en 1980. En août de la même année, à Athènes, la Fondation nationale de la recherche scientifique envoie une mission scientifique à Andritsena sous la direction d'Alexis Politis pour élaborer le catalogue de cette bibliothèque. Entreprise difficile et de longue haleine, plus de sept ans de travail qui mobilisent une équipe de onze chercheurs et le directeur de la Bibliothèque d'Andritsena, Demitrios Priggouri, et qui aboutit à la

publication imprimée sous le titre : *Catalogue de la Bibliothèque de C.-A. Nicolopoulos à Andritsena, Athènes, 1987, 725 p.*

Dans sa préface, Lukia Droullia, directrice du Centre de recherches néo-helléniques pousse ce cri d'admiration : « La bibliothèque de Constantin Nicolopoulos, avec ses nombreuses anciennes éditions de textes classiques et de l'Écriture Sainte, avec la riche production littéraire de l'Europe occidentale des XVII^e et XVIII^e siècles, est une des seules - sinon la seule - collections grecques du début du XIX^e siècle qui ait été conservée jusqu'à nos jours dans un état aussi complet. »

Le gros catalogue comprend 3585 notices bibliographiques. Ce cri de victoire ne dure pas. En réalité, la bibliothèque est en danger. Ses livres subissent les méchantes attaques de l'humidité, de la poussière et des insectes.

4. Un enfant d'Andritsena, médecin à Fribourg, lance l'opération de sauvetage.

Un médecin de Fribourg, enfant d'Andritsena, Panayotis Petropoulos, entre en scène. Ce célèbre chirurgien a étudié au gymnase d'Andritsena. Il a vu le trésor intellectuel et sacré de la petite ville du Péloponnèse : la bibliothèque de Nicolopoulos. Tselalis, le bibliothécaire de l'époque, lui a montré ses trésors bibliophiliques, il lui a expliqué que le gymnase était aussi le fruit de cette donation, il lui a aussi révélé le rêve de Nicolopoulos : fonder une académie à Andritsena.

Panayotis Petropoulos, par reconnaissance, devient le fils spirituel de Nicolopoulos. Il veut sauver cet héritage et accomplir le rêve du fondateur, pour le bien du Péloponnèse et d'Andritsena.

Disciple d'Hippocrate, spécialiste de la santé, il sait aussi que les livres tombent malades et peuvent mourir. Fribourg possède un laboratoire spécialisé, un atelier bibliothérapeutique. Petropoulos envoie en 1988 Andrea

chaux de ma petite chambre ; un peu plus haut, le plafond avec les poutres. Plus bas le coffre où j'ai déposé tous mes biens : deux pantalons, quatre chemises, des sous-vêtements. A côté : la chaise avec l'immense chapeau de paille. Par terre, sur le carrelage blanc et noir : mes deux sandales. Près de moi, il y a aussi un livre.

Je ne suis pas né pour posséder davantage. »

Le Petit navigateur (1985)

« Ce que j'aime c'est ce qui compose ma solitude même. Personne n'approche. Voici des années que je passe mon temps en compagnie de grandes fresques à moitié effacées, d'icônes anciennes mais toutes fraîches encore des lèvres de celles qui les embrassèrent, femmes sans paroles à la courte tunique, gardiennes du coffret à diamants de l'océan. Personne n'approche. Si je ne possédais ces choses très fortes et innocentes à la fois pour me conserver, comme la menthe et la verveine qui réussissent à prospérer sur mon balcon, je serais mort de faim. Si loin des réalités, si près du battement caché de leur cœur. »

Voie privée (1990)

*

Ainsi, pourra surgir la poésie qui est un voyage, une traversée de la réalité, que les mots « épellent ». Voici un autre fragment du *Petit navigateur* :

« Une transposition du son que font en clapotant les petites vagues, à l'instant où la lune s'éloigne et où la maison se rapproche de la rive, pourrait nous dévoiler bien des choses — et nous éclairer, avant tout, sur les plus aiguës des sensations. Quand la noblesse supplantant la force arrive toujours la première : un bleu lumineux, vert pistache, le galet ardent, les empreintes solitaires du vent sur les feuilles. Ou bien : une métope, un dôme, qui font de la nature un trait, comme le clapotis des vagues rend la langue grecque universelle.

Apprends à prononcer correctement la réalité. »

Cette « profession de foi poétique » nous montre combien on aurait tort de considérer Elytis comme simple peintre de la nature. La nature est déjà trait, forme, mot que le poète s'efforce de « prononcer correctement », c'est-à-dire de traduire dans une langue juste. Son écriture est « une », mêle le surgissement d'images à la réflexion, ou plutôt, tantôt la réflexion se fait image, tantôt l'image suscite la réflexion. L'image n'est pas la représentation d'un monde existant mais la traduction par les mots de la perception d'un regard mental. Ainsi les paysages d'Elytis sont métaphoriques bien plus que réalistes : le plus bel exemple sans doute nous est fourni par le voyage marin, métaphore de l'expérience poétique :

« Parfois je me sens comme une barque dans un jardin. De pâles gazes azurées ou mauves me cachent d'un côté, tandis que l'autre partie de mon être exhale encore une odeur d'eau de mer séculaire ; on dirait que d'une flûte traversière monte une myrrhe parfumée de jacinthes et la moite douceur de Kymothoé. Cette barque c'est moi. Et quand je dis « moi », je veux dire la prolongation dans l'avenir de mon moi. Sans fin. »

Voie privée

De même, dans *Le Petit navigateur*, le poète devient navire :

« Nulle part ailleurs, je n'ai senti ma vie aussi justifiée que sur le pont d'un bateau. Tout à sa juste place : les vis, les tôles, les tuyaux, les câbles métalliques, les plaques d'aération, les instruments de navigation ; et le même moi qui enregistre l'oscillation sans fin en demeurant au même point. Un monde plein, qui se suffit à lui-même et solide, qui me répond et auquel je réponds et nous pénétrons ensemble comme un seul corps dans le danger et le miracle.

Navire éternel mon pays. »

Cette nature quasi conceptuelle de l'image n'enlève rien à sa beauté plastique et à la recherche de celle-ci par le poète. Rappelons qu'Elytis lui-même s'adonna à la peinture et aux collages et qu'à Paris en 1950, grâce à son compatriote Tériade, il se lia d'amitié avec les plus grands peintres : Matisse, Picasso, Léger, Chagall, Giacometti. Ainsi dans *Voie privée*, la quête du poète devient hommage explicite aux peintres :

« En chemin, j'ai été recouvert de poussière jaunâtre, rougeâtre, marron, de traces de roches foncées, bleues et mauves, comme celles qu'on voit le long des côtes de Kythnos au mois d'août. Bonheur des yeux, qui est aussi celui de l'ouïe, du toucher et de l'esprit, car la nature devient observable en même temps de tous côtés, au point d'être finalement assimilée par notre être profond, celui qui parfois sait accueillir des choses extraordinairement importantes et sublimement incompréhensibles. Voilà pourquoi je suis reconnaissant envers les peintres. Pour la reconnaissance qu'ils témoignent eux aussi à la matière et aux possibilités qu'elle leur offre de la transformer et de lui donner un air – n'ayons pas peur du mot – d'immortalité. »

En 1951 paraît un court texte d'Elytis directement écrit en français : *Équivalences chez Picasso*. C'est un Picasso qui « n'avait jamais cherché la Grèce, mais [que] la Grèce a trouvé », conquérant à « l'allure d'Alexandre le Grand », qu'Elytis met en scène, un Picasso qui lui ressemble comme un frère :

« A peine engagé dans l'ombre fraîche des ateliers de Vallauris, on se sent saisi du même coup de vent qui, comme souvent en Méditerranée, sous un soleil furieux, soulève les eaux et remplit les rivages déserts de toutes sortes d'objets significatifs : un vieux panier crevé, quelques bouts de branches, une boîte à conserve vide, deux cruches à demi brisées. Je ne fus nullement étonné de les rencontrer là, ces

trouvailles d'un moment d'insouciance, incorporées solidement dans l'œuvre, faisant chair et os avec les volumes que les mains de l'artiste venaient de bâtir. Ce geste qui aurait pu n'avoir que la valeur d'un jeu, atteignait chez Picasso la gravité mystérieuse d'un acte rituel qui semblait lui être imposé par une religion inconnue. Cette religion, je n'avais jamais pu moi-même la définir, mais elle m'était familière. Et soudain, je me suis senti jaloux que ces grands symboles du Midi, ces archétypes qui descendaient du haut d'un âge immémorial, n'aient pas été réalisés sur une des îles de l'Égée, là où les doigts de l'homme avec cette maladresse qui ne ment jamais, osèrent jadis modeler la matière. N'importe, la leçon reste la même : il suffit de dire ce qu'on aime, et cela seulement, avec le très peu de moyens dont on dispose, mais par la voie la plus directe, celle de la poésie. »

*

Mais qu'est-ce donc que ce « très peu de moyens » dont dispose Elytis ? Reprenons une dernière fois l'image du poète navire, qui, à ce point de l'analyse, dévoilera toute la richesse de sa signification.

« L'océan immense, c'est cinq ou six mille mots. Et mon bateau, un espace long d'environ quinze pieds qui monte et descend continuellement et avance parmi Héraclite et Pindare en direction de l'Acropole et, plus loin, des Phalère, des Egine. » (...) Des mots venus des temps très anciens, d'autres plus récents, ou même des termes idiomatiques se bousculent à la pointe de ta plume, frétilent comme pour réclamer quelque chose, jaillissent au point de t'éclabousser le visage, tandis que la proue s'enfonce parmi les événements (...). Il faut sans cesse repousser, renoncer, choisir, adopter. La position la plus sage peut se révéler aussi la plus audacieuse ; tu ne sais. Mais il faut essayer. Essayer de la même façon que Solomos met à l'épreuve dix-neuf fois le même vers. En effet, outre cela, il faut se rappeler que le choix du mot juste dans le domaine de la pensée ne coïncide pas toujours avec le choix du mot juste dans le domaine des sentiments ; et d'autant

plus dans les visions ou enjambées qui sont nécessaires si tu veux te mouvoir à un niveau très au-dessus de la réalité pratique. »

En Avant lente (1990)

Le voyage du poète est donc bien une traversée de la langue, dont les mots frétilent et jaillissent comme des poissons qu'il devra sélectionner, choisir, afin de trouver l'expression juste, adéquate. Nous abordons ici un aspect essentiel de l'écriture d'Elytis : son extraordinaire aptitude à faire entendre la langue grecque dans tous ses états historiques. Ainsi dans un même texte, le grec ancien voisine avec le grec byzantin, se mêle à la langue puriste (katharevousa) qui elle-même fait bon ménage avec la langue populaire. Les contrastes sont étonnants pour le lecteur grec qui en saisit naturellement les nuances historiques, tout en les goûtant, mais difficilement transposables pour le lecteur français. La langue grecque vieille de plus de trois millénaires est « une ». Elle offre, aujourd'hui, cette richesse issue de la co-existence de ses différentes strates. Elytis est probablement un des écrivains néo-helléniques qui a le mieux joué avec les possibilités de cette langue où, dit-il, « l'on distingue l'amour et l'éros, l'aspiration et le désir, l'amertume et le chagrin, les viscères et les entrailles ».

(*Le Petit navigateur*)

*

Ecrire, pour Elytis, c'est donc traverser la langue grecque, qui est aussi une façon d'en peindre, évoquer et célébrer la terre :

« J'ai habité une terre qui sortait de l'autre, la réelle, comme le rêve des événements de ma vie. Je l'ai nommée elle aussi Grèce et je l'ai dessinée sur le papier pour la regarder. Elle semblait si mince – si insaisissable.

Plus le temps passait, plus je la mettais à l'épreuve : avec des séismes soudains, avec

d'authentiques tempêtes anciennes. Je changeais la place des choses pour les dégager de toute valeur. J'étudiais ce qui, dans la Nature, jamais ne dort et ce qui garde le Silence, pour être digne de construire des collines brunes, des petits monastères, des fontaines. J'allai jusqu'à inventer un jardin tout entier plein d'agrumes qui sentaient Héraclite et Archiloque. Mais le parfum était si fort que je pris peur. Et je me mis tout doucement à sertir des paroles comme des diamants pour couvrir la terre que j'aimais. De peur qu'on n'aperçoive la beauté. Ou qu'on ne soupçonne que peut-être elle n'existe pas. »

Le Petit navigateur

C'est aussi un moyen de sublimer cette langue :

« Dans ce qui nous reste de la Grèce, la seule chose que nous pouvons faire encore, c'est de prier nos dieux. Quels dieux ? Oh, mais ils sont nombreux. Presque autant que les habitants du pays. Deux mètres sous terre ou au-dessus du mur voisin délabré, ils veillent. Nez cassés ; un bras coupé, un peu de vert des anciens temps sur le manteau, ou bien un rouge grenat aux épaules, et un regard qui ne s'arrête pas sur vous, qui se dirige seulement au loin. Ils paraissent pensifs et courbés comme s'ils tenaient pour pêcher, le fil même de notre vie. Et tout cela, dans une atmosphère de veille de grands événements dont on ne sait s'ils surviendront un jour. »

*Voie privée*²

Malamati Soufarapis

² Proses d'Elytis disponibles aux Éditions L'Échoppe, Paris (traduction de Malamati Soufarapis) : *Temps enchaîné et temps délié*, *Voie Privée*, *Vingt-quatre heures pour toujours*, *Les Stèles du Céramique*, *Le Petit navigateur*, *En Avant lente*, *Printemps moins le quart*.

JOURS D'ALEXANDRIE DE DIMITRIS STEFANAKIS

Roman traduit du grec par Marie Roblin aux éditions Viviane Hamy, Paris, 2011, Prix Méditerranée 2011.

Dimitris Stefanakis est né en 1961 sur l'île de Kéa. Il a fait des études de droit à l'Université d'Athènes puis s'est orienté vers la littérature. Il traduit de nombreux écrivains anglo-saxons : Saul Bellow, E.M. Forster, Josef Brodsky, John Updike et un Français, Prosper Mérimée. Il a publié, chez Okeanida, à Athènes, en grec, ce qui équivaut à : *Fruits de saison*, *Appelle-moi Chaira* et *L'Œil de la révolution ne perçoit pas les couleurs*, avant le succès mérité de son dernier roman.

Jours d'Alexandrie est un gros roman de 540 pages qui pourrait paraître, à cause de son volume, quelque peu indigeste. Détrompez-vous, il se déguste comme un repas oriental avec ses mézèdes, ses plats principaux et ses pâtisseries au miel et aux amandes. Certes, il faudra s'accorder une sieste digestive, mais elle sera agrémentée de doux rêves.

Il s'agit d'une vaste chronique d'Alexandrie des débuts du siècle à l'arrivée au pouvoir de Nasser. L'amour de cette ville traverse tout le roman et ses habitants, grecs, anglais, italiens, libanais, arabes ou autres s'y reconnaîtront dans les méandres des rues et des quartiers, dans les odeurs, les cris des marchands ambulants, les noms des plages les plus connues ou des hôtels célèbres. Cette chronique s'organise en trois parties historiques.

Les débuts du siècle avec la Première Guerre mondiale : « Une chose asseyait, de façon catégorique, la suprématie britannique à Alexandrie : ce n'était ni la caserne Moustafa-Pacha, ni les bâtiments de guerre de la Marine royale au port ouest, mais le Sporting Club. Création de l'élite britannique dès 1890, il reflétait l'esprit sportif de ses membres. D'ailleurs, une société dominée par les Anglais serait

inconcevable sans ses terrains de tennis, sans golf ni polo, sans cricket, mais surtout sans ses courses de chevaux.

« Où se seraient donc détendus des Britanniques bornés et les autres Européens, sinon dans un club qui représentait la face lumineuse de la civilisation occidentale ? » (p. 136).

L'entre-deux-guerres, puis la Seconde Guerre mondiale : « Elias Khouri avait bien raison quand il disait parfois : « Pourquoi partir d'Alexandrie ? D'ici je peux voir clairement notre monde et son avenir. »

Effectivement, qui voulait pressentir les changements qui affecteraient le monde n'avait qu'à passer quelque temps à Alexandrie durant l'entre-deux-guerres, creuset culturel extraordinairement traversé par les courants et les tendances de l'époque. Une attention quelque peu soutenue permettait de percevoir l'éveil prochain de la nation arabe, la détermination des juifs à faire de la Palestine leur patrie, la montée du fascisme et du nazisme ainsi que les soubresauts d'agonie du lion britannique, dont la victoire, lors de la guerre à venir, représenterait en quelque sorte le chant du cygne. » (p. 284).

L'après-guerre et la montée du mouvement panarabique :

« Le triomphe diplomatique de Nasser lors de la crise de Suez, que Kostis fêta comme une victoire personnelle, renforça sa conviction qu'il avait vu juste. La communauté grecque vivait, pourtant, des heures dramatiques, et l'ingratitude dont les autorités firent preuve à son égard, alors qu'elle s'était fortement mobilisée en faveur de la cause égyptienne, aurait normalement dû lui servir de leçon. » (p. 522).

Cette chronique met en scène, dans la réalité historique une foule de personnages autour de l'histoire d'une famille : celle d'Antonis Haramis, industriel du tabac, avec sa femme

Daphnée, kleptomane et collectionneuse d'art égyptien, et leurs deux enfants Kostis et Mahos. Cette famille est la figure centrale du roman avec Elias Khouri, un Libanais habile manipulateur, et Yvette Santon, femme libre, tenancière d'un bordel de luxe et maîtresse des deux protagonistes.

Très habilement, Dimitris Stefanakis fait renaître le climat de ces trois époques à tel point qu'on se demande si ses personnages romanesques n'ont pas été les véritables acteurs de ces périodes agitées. Au travers de deux générations de la famille Haramis, le lecteur est plongé dans l'univers cosmopolite de cette ville dont le prisme irradie le roman. Tous les fantasmes liés à cette cité carrefour s'éveillent : sensualité, érotisme, affairisme, histoires familiales, politiques, diplomatiques, tout se retrouve dans les volutes d'une cigarette égyptienne.

Lisez *Jours d'Alexandrie*, partez en voyage avec les Alexandrins vers Constantinople, Berlin, Munich, Paris ou Vienne, goûtez aux plaisirs de l'Orient, laissez-vous emporter dans le tourbillon des langues de cette cité polyglotte où chacun comprenait cinq ou six langues, vivez avec la famille Haramis, avec Elias Khoury l'habile Levantin, avec la pulpeuse Yvette Santon; laissez-vous emporter dans ce riche roman qui est d'abord un hymne d'amour à la ville d'Alexandrie de la première moitié du XX^e siècle.

Jean-Daniel Murith

Autres lectures

Deux romans :

Le sixième passage, de Théodor Kallifatides, traduit par Catherine Renaud, Paris, Payot et Rivages, 2011.

Dompter la bête, d'Ersi Sotiropoulos, traduit par M. Volkovitch, Meudon, Quidam éditeur, 2011.

Deux essais :

Construire la Grèce, de Dimitri Skopelitis, Dimitri Zufferey, Lausanne, Editions Antipodes, 2011.

André Bonnard et l'hellénisme à Lausanne au XX^e siècle, d'Yves Gerhard, Vevey, Editions de l'Aire, octobre 2011. (Les membres des AGS ont reçu le papillon d'annonce de cet ouvrage).

Des poèmes :

Eros, Thanatos, Hypnos, Poèmes érotiques, de Constantin Cavafy, traduit par Pierre Jacquemin, Paris, Riveneuve éditions, 2011.

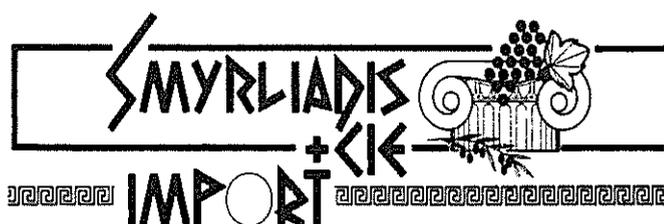
Printemps moins le quart, d'Odysseus Elytis, traduit par Malamati Soufarapis, Paris, l'Echoppe, 2011.

Un conte :

Contes de Grèce, traduction de Gilles Decorvet, illustrations Emilia Stepien, Edition du Jasmin, octobre 2011, collection Contes d'Orient et d'Occident.

Importation directe de spécialités grecques

Vins-Alimentation



Route de Lausanne
CH- 1610 Oron-la-Ville
Tél. 021/907 90 10 - 781 20 10
Fax 021/907 62 10

DÉCOUVERTRE DE LA THRACE GRECQUE

VOYAGE DU 18 AU 25 SEPTEMBRE 2011

PAR LES AMITIÉS GRÉCO-SUISSES

Dix-neuf ami(e)s de la Grèce venus de Suisse romande, tributaires d'un duo de femmes de cœur, Raymonde et Jeanne, ont découvert avec bonheur, du 18 au 25 sep-



Delta de l'Evros

tembre, la Thrace, région moins connue de cette Hellade aimée dont l'aspect géographique général est caractérisé par l'interpénétration de la terre et de la mer, par le morcellement du relief, ce qui est particulièrement vrai pour cette Thrace où se croisent diverses civilisations.

Cette année, pour des raisons de santé et d'occupations multiples, Jeanne avait dû diminuer sa contribution, l'avenante Raymonde y a suppléé généreusement. Tout au long de ce périple effectué dans une persistante bonne humeur, ces hellénophiles attentifs ont bénéficié du grand savoir de Cassie, leur guide au constant sourire, d'Alexandre, l'agent affable et efficace responsable de notre voyage, de Maryam, son assistante discrète mais bien

présente, et du dévouement sans faille de Dimitri, notre sympathique chauffeur.

Notre base de rayonnement fut Alexandroupolis, chef-lieu de cette région de la Grèce dont l'étendue a souvent varié. Aujourd'hui, la Bulgarie comprend ce qui fut la Thrace septentrionale, au nord du Rhodope et des monts Istranca, tandis que la Thrace méridionale est partagée entre la Grèce et la Turquie, la dénomination Thrace étant réservée dorénavant à cette région de la Grèce qui comprend les nomes de Xanthi, du Rhodope et de l'Evros. Alexandroupolis ne

doit pas son nom au grand Alexandre, bâtisseur d'Alexandrie, mais à celui du fils d'un roi venu du Danemark et choisi par les Anglais en 1862. Auparavant, les puissances « protectrices », à la suite d'un certain marasme, avaient aisément imposé une monarchie absolue avec un prince bavarois, devenu Othon I^{er} qui ne fit pas l'affaire. Cette ville de 60.000 habitants est devenue un creuset dans lequel différentes cultures, bulgare, turque et grecque, après s'être affrontées sur toute la Thrace, changent progressivement d'attitude et optent pour l'enrichissement mutuel. Ce qui est démontré dans un musée d'ethnographie, œuvre d'une femme admirable, Madame Angeliki Giannakidou qui, à ses frais, a rassemblé une multitude d'objets beaux et significatifs. Espérons que les autorités municipales comprendront la nécessité



Alexandroupolis, Musée diocésain

de soutenir et d'assurer la pérennité de cette intelligente entreprise éducative, cela même en période d'économie tous azimuts. Un apport étranger dans cette cité grecque à signaler : le parallélisme des larges rues de son centre établi par les Russes après leur victoire sur les Ottomans.

Haut lieu culturel et spirituel d'Alexandroupolis : le musée diocésain de l'Église orthodoxe. De fascinantes icônes, d'émouvants ex-votos, de rutilants objets de culte expriment l'importance de l'apport byzantin dans l'histoire grecque. Plus discrets mais non moins essentiels : les manuscrits solidement reliés qui nous ont transmis l'hellénisme, base de notre civilisation européenne. Quelle immense

reconnaissance on doit à ces obscurs moines-copistes ou merveilleux enlumineurs !

La découverte de la fascinante île de Samothrace fut répartie sur deux jours. Voyage en ferry agréable avec le déroulement de la côte et son arrière-pays de collines estompées, puis l'approche de l'île-montagne volcanique s'élevant à 1603 m, recouverte de taillis, d'arbustes et de divers conifères. Elle compte 7000 habitants, le double de chèvres et encore plus de moutons, mais ce sont les allègres petites chèvres qui sont l'élément de vie caractéristique de l'île surgie de la mer. Ces caprins insulaires conduisent notre imagination vers les capricornes, ces animaux fabuleux à tête de chèvre et queue de poisson. Situé dans un vaste écrin de rocs et de verdure

apparaît, grandiose et cohérent, le site archéologique de Paléopolis, sanctuaire des Grands Dieux (VII^e au I^{er} siècle av. J.-C.) où se déroulaient des cérémonies d'initiation à la vie, tenues secrètes; il convenait que les futurs initiés ne connaissent pas les éléments de ces cérémonies afin qu'ils les vivent pleinement en les découvrant. De nos jours, les francs-maçons pratiquent de même. Samothrace fut un terrain de syncrétisme religieux où se mêlèrent des croyances préhelléniques et celles des Grecs. C'est aussi là que fut découverte en 1863 la célèbre statue représentant une Victoire ailée posée sur une proue de galère, œuvre d'un artiste rhodien du III^e ou II^e siècle av. J.-C., qui commémorait une

|||||

victoire navale de Démétrios Poliorcète ou des Rhodiens. Les diverses approches de cette île-montagne mythique resteront un point fort de ce voyage en Thrace.

Autre point fort, situé à proximité de la frontière entre la Grèce et la Turquie : l'émerveillement à la vue du vaste delta de l'Évros et de son très riche biotope aquatique. On a répertorié 263 espèces d'oiseaux qui nichent ou s'y arrêtent lors de leurs migrations, précédemment vers l'Égypte devenue trop polluée et délaissée au profit d'Israël et de la Jordanie. L'observation, entre autre, de cygnes sauvages, de pélicans, de flamans, de cigognes, de mouettes à capuchon noir et, peut-être entrevus, d'aigles de mer, nous laissa ravis, heureux. Il en fut de même avec les divers paysages où se marient l'eau et la terre et où pataugent de nombreuses vaches gardées par de bien sympathiques chiens à la robe grise et brune et aux larges pattes, car ils sont appelés eux aussi à patauger. D'autres paysages typiques des zones humides avec chacun leur caractère propre nous ravirent de même : bordant l'Évros, de petits massifs verdoyants ou striés en multiples teintes pastels, ils accouplent aussi l'eau et la terre. Ce ravissement fut complété avec bonheur par le parcours de la forêt du Dadia qui, toile de fond, s'élève en arrondi. Là-haut se situe l'un des derniers refuges des rapaces européens : vautours noirs et blancs, aigles royaux et impériaux que nous avons pu observer en détail grâce à l'excellente optique swarovski mise à disposition. Dans le prolongement de tant de beautés naturelles dispensées par ce delta de l'Évros et son environnement, il apparaît judicieux de citer, même si l'on n'approuve pas son assertion concernant Dieu, le poète anglais Byron, né à Londres en 1788, mort en 1824 dans les marécages de

Missolonghi; à côté des patriotes grecs luttant contre la domination turque, il exerça une forte influence sur le romantisme français : « Le seul péché est la laideur. Dieu n'est qu'une fable, une projection de l'esprit faible des hommes. La réalité parfaite n'est pas humaine, mais la beauté naturelle (arbres, bois, la nature, l'harmonie des mondes stellaires) doit être respectée, parce qu'elle est vérité et beauté. Le mal est dans les réalisations humaines. »

Il y eut un troisième point fort : la visite en Turquie d'Edirne, ville des plus importantes, recelant plusieurs mosquées, forteresses de la foi musulmane, ainsi ce chef d'œuvre qu'est la Sulemiye Camii et la mosquée aux trois balcons qui, au milieu du XV^e siècle, fut la plus grande du monde. Notons qu'en Turquie, cette foi musulmane est généralement modérée et incite à la convivialité avec les autres croyances; elle est redevable en cela à son imprégnation par la laïcité du grand Mustafa Kemal Atatürk. A signaler encore l'intéressant Musée de la santé, qui retrace, grandeur nature pour les praticiens et les malades, la progression à travers le temps de la médecine.

Bien d'autres choses attrayantes furent soumises à notre sagacité, ainsi la culture des vers à soie et l'utilisation de leur cocon. Sénèque disait : « Nous ne vivons qu'une très petite partie de notre vie. Le reste n'est pas de la vie, mais du temps. » Du 18 au 25 septembre 2011, nous avons vécu intelligemment et intensément notre vie... MERCI de tout cœur à Raymonde, et à Jeanne, sans oublier Cassie, Alexandre, Maryam et Dimitri.

Gilbert Ceffa

CHRONIQUE DES AMITIÉS GRÉCO-SUISSES DE LAUSANNE 2010-2011

Durant la période 2010-2011, les Amitiés gréco-suisse de Lausanne ont proposé à leurs membres les activités suivantes :

25 novembre 2010,

Monsieur Adalberto GIOVANNINI, professeur honoraire d'histoire ancienne à l'Université de Genève, nous a donné une conférence, qui fut très largement suivie, intitulée : « Marathon : le triomphe de la démocratie athénienne », pour commémorer les 2500 ans de la victoire des Athéniens contre les Perses à Marathon.

3 février 2011,

Madame Véronique DASEN, professeur d'archéologie classique à l'Université de Fribourg, nous a brillamment montré comment l'archéologie funéraire a récemment contribué de manière décisive à renouveler nos savoirs sur l'histoire de l'enfant dans l'Antiquité dans une conférence intitulée : « Archéologie et nouveaux regards sur l'histoire de l'enfance ».

10 mars 2011,

Monsieur Vassilis ALEXAKIS, écrivain, auteur de nombreux ouvrages qui ont été récompensés de multiples prix littéraires, dont le prestigieux Grand Prix du roman de l'Académie française en 2007, pour son roman « Ap. J.-C. », a passionné un nombreux public avec ses recherches tout azimut pour son dernier livre *Le premier mot*.

14 avril 2011,

L'Assemblée générale s'est tenue à l'Hôtel Continental à Lausanne, suivie par une conférence généreusement offerte par

Madame Michelle BOUVIER-BRON, historienne, professeure d'histoire générale à Genève, sur le thème « Jean Capodistrias et la Suisse (1813-1827) ». Grec de Corfou, le comte Jean Capodistria (1776-1831) a été le premier bourgeois d'honneur du Canton de Vaud et de Lausanne en 1816. Il contribua, lors de la chute de l'empire napoléonien, à la reconnaissance du Canton de Vaud au sein de la jeune Confédération et défendit les intérêts de la Suisse au Congrès de Vienne (1815). La ville de Lausanne a inauguré, le 21 septembre 2009 à Ouchy, une sculpture en l'hommage de Ioannis Kapodistria.

23 mai 2011,

Mesdames Angélique IONATOS et Kateřina FOTINAKI, artistes, guitaristes, chanteuses et compositrices, ont accepté de nous parler de leur parcours, de leur musique, des poètes qui les ont influencées, de leurs racines. Angélique a redécouvert la grécité au travers des écrits des poètes contemporains comme Elytis, Séférís ou Rítsos, mais aussi aux sources de la poésie avec Sappho de Mytilène.

25 juin 2011,

Monseigneur Jérémie, métropolitain, nous a fait l'honneur de nous guider et de nous commenter l'extraordinaire exposition temporaire « Reliques du Passé » ainsi que « les Expéditions du Sinaï » de Fred Boissonnas présentée au Patriarcat œcuménique de Chambésy, ainsi que la visite du Musée d'art chrétien.

CHRONIQUE DE L'ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE JEAN-GABRIEL EYNARD 2010-2011

- La saison 2010-2011 a commencé de manière très réussie par une **escapade d'automne**, le 9 octobre, où un car nous arrachait à la grisaille genevoise pour nous amener à Bâle, au Musée des Antiquités classiques et Collection Ludwig. Préparés pendant le trajet par un exposé du Prof. Lorenz Baumer, nous avons visité la belle exposition « Cité sous terre », consacrée aux 50 années de fouilles de l'Ecole d'archéologie suisse à la cité eubéenne d'Erétrie, en deux groupes, et profité des commentaires détaillés des prof. Lorenz Baumer, et Pierre Ducrey qui a dirigé ces fouilles pendant plusieurs années.

L'après-midi, sur le chemin du retour, nous avons visité la ravissante cité médiévale de Saint-Ursanne, dans un paysage de falaises jurassiennes baignées par le soleil. Cette sortie, organisée par Mmes Madeleine Rousset, Marianne Weber et M. Michel Grenon, a réuni 49 participants.

- Le 21 octobre, c'est une **soirée grecque**, organisée en collaboration avec l'Association des Dames grecques de Genève et la Fondation Rui Nogueira pour le **cinéma**, qui marquait au CAC-Voltaire le départ à la retraite de M. Rui Nogueira, directeur du CAC, qui nous a tellement aidés lors de l'organisation de nos semaines de cinéma grec. Au programme : projection du film *Rebelico* de Costas Ferris avec musique de Stavros Xarhakos, récital du groupe *Rebeteke* et buffet de spécialités grecques.

- Le 4 novembre, notre ancienne présidente Eléonore Maystre nous a donné une très intéressante **conférence** sous le titre « Débris antiques ou fragment unique », centrée sur quelques pièces appartenant au fond « Ostraca » de l'association Hellas et Roma, coorganisatrice de la soirée.

- Le 25 novembre, la bataille de **Marathon** était à l'honneur à Genève comme à Lausanne ; au bout du lac, c'est le Prof. Pierre Sanchez qui nous a parlé de cet événement historique majeur célébré, étudié, analysé et peut-être aussi mythifié depuis 2500 ans, sous le titre « Marathon, entre l'histoire, l'historiographie et la propagande ».

- Le 27 janvier, le Prof. Pierre Judet de La Combe, helléniste renommé, directeur de recherches au CNRS, est venu de Paris pour nous donner, sous le titre « Pourquoi la tragédie grecque intéresse-t-elle aujourd'hui ? », une **conférence** profondément érudite sur son sujet de prédilection.

- Le 27 janvier, c'est une **soirée** émouvante que nous avons vécue par vidéo interposée avec les minorités hellénophones de l'Italie du sud. Le **film** *Imesta Griki* (Nous sommes des Grecs), de Mirko Bischofberger et Salvatore Bevilacqua, jeunes scientifiques italiens de Lausanne, nous a fait découvrir ces minorités qui gardent dans leur quotidien et à travers leurs chansons l'usage d'un grec aux origines médiévales, voire antiques.

- **Voyage-Croisière « Pays de l'écriture » de Pâques 2011** : le rapport présidentiel à l'AG de l'année passée se terminait par l'affirmation : « pas d'autre croisière dans l'immédiat »...

C'était sans compter avec l'initiative d'un petit groupe d'enthousiastes des voyages, membres de notre Association et de Hellas et Roma, qui ont formé un comité ad hoc et nous ont concocté, déjà pendant l'été, une formule de « voyage-croisière clé en mains », dans le prolongement de notre voyage-croisière en Mer Rouge ; cette réflexion a été conduite par Mesdames Frederike van der Wielen et Patrizia Birchler-Emery et Messieurs Jacques Chamay, André-Louis Rey, Christoph Stucki et Claude Stylianoudis. Votre comité, après discussion et en s'assurant que cette formule était compatible avec les usages de l'Association et la satisfaction des membres, a donné son feu vert, et c'est ainsi que 100 membres des deux Associations, avec 5 accompagnateurs, ont visité, du 16 au 26 avril, des lieux pleins d'histoire et de mémoire sur les côtes du Levant et à Chypre. Les événements du printemps arabe qui, entre-temps, gagnaient la Syrie, amenèrent toutefois, sécurité oblige, un changement du programme initial.

Afin de préparer au mieux cette croisière, six **conférences**, très suivies par nos membres,

croisiéristes ou non, ont été organisées sur des thèmes en relation avec les endroits visités :

- * Le 20 janvier, le Prof. André Hurst nous a expliqué les secrets de l'« Écriture alphabétique » ;
- * Le 17 février, le Prof. Lorenz Baumer a présenté les « Mosaïques romaines de Syrie » ;
- * Le 10 mars, M. André-Louis Rey nous a transportés à « Césarée, fondation d'Hérode et capitale, jusqu'à l'invasion perse de l'Antiquité tardive » ;
- * Le 17 mars, Mme Patrizia Birchler-Emery nous a amenés mentalement à « Chypre, entre Orient et Occident » ;
- * Le 24 mars, le Prof. Frédéric Amsler nous a initiés à « La formation du canon du Nouveau Testament » et
- * Le 7 avril, le Prof. Adalberto Giovannini nous a analysé « L'hellénisation du Proche-Orient après la conquête d'Alexandre le Grand ».

Huit conférences ont été également été prononcées à bord, sur les thèmes suivants :

« La formation du corpus de l'Ancien Testament », « Réflexion sur l'histoire topographique de Jérusalem » et « Méditation de Pâques », par le Prof. Albert de Pury ; « Villes romaines en Syrie », par le Prof. Lorenz Baumer ; « La philosophie grecque : la transmission d'un précieux héritage », par M. Jacques Chamay ; « La Pamphylie antique », par Mme Frederike van der Wielen ; « La Palestine », par Mme Patrizia Birchler-Emery, et « L'invention du verre », par Mme Anna de Pury-Gysel.

Il convient également d'exprimer ici nos très chaleureux **remerciements** à l'armateur de l'Arion, Monsieur Georges Potamianos, qui a généreusement pris en charge les conséquences des défections causées par le changement du programme imposé par l'actualité politique de la région.

- **Cinéma grec**; cette manifestation, programmée tous les deux ans, n'avait pas lieu en 2011 ; et nous espérons que la crise économique actuelle ne compromette pas son déroulement au printemps 2012.

- La célébration de la **Fête nationale grecque** a eu lieu le 27 mars, organisée conjointement par les associations grecques et philhellènes avec le concours du Consulat général de Grèce.

Nous avons participé à la pose de la couronne au monument de Jean-Gabriel Eynard et votre président a prononcé l'allocution traditionnelle.

Cette année, nous n'avons malheureusement pas eu de candidats à la **Bourse Jean-Gabriel Eynard**, nos affichettes se montrant peut-être trop discrètes dans les locaux universitaires et, ce qui est plus préoccupant, le vivier de candidats étudiants de grec moderne n'ayant pas joué son rôle naturel.

En 2010, le **prix de grec**, qui récompense les élèves qui ont obtenu la meilleure note lors de l'examen oral de grec, note minimale 5, dans chacun des collèges genevois, a été attribué à 5 élèves.

Comme annoncé l'année passée, diverses manifestations sont prévues en février 2013 pour célébrer le **150^e anniversaire de la mort de Jean-Gabriel Eynard**, dont une exposition de ses daguerréotypes par le Centre d'iconographie genevoise. Une commission composée de Paul Schubert, Cléopâtre Montandon et Dimitri Skopelitis, prépare la participation de notre Association à cet événement majeur qui lui confèrera une visibilité certaine.

La **collaboration avec des associations amies**, grecques ou philhellènes de Genève et environs, s'est poursuivie et a été mentionnée au fil des diverses activités de l'année écoulée ; nul besoin de rappeler ici notre coopération de longue date avec les Amitiés gréco-suisse de Lausanne pour notre revue commune, que vous tenez entre les mains. Nous avons d'autre part aidé financièrement les groupes de théâtre qui montent des pièces grecques.

Notre association est, à ce jour, forte de 454 **membres** y compris 23 institutions et associations amies. En 2010, nous avons eu 18 démissions ou radiations, et nous avons eu à déplorer le décès de Mme Yvonne L'Huillier; mais 19 nouveaux membres sont venus renforcer nos rangs, signe d'une association vivante, dont le **comité** s'est réuni à sept reprises, dans un climat positif de coopération amicale et d'échange d'idées.

A.-L.Rey,
d'après le rapport de Denys Mylonas

ASSOCIATION GRÉCO-SUISSE
JEAN-GABRIEL EYNARD

L'Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard a été fondée au lendemain de la première guerre mondiale et son assemblée constitutive eut lieu en mars 1919. En se réclamant de la figure du grand philhellène dont la contribution à la guerre d'indépendance de 1821-1828 et à l'affermissement du nouvel Etat grec avait été si importante, l'Association, dont le premier président fut l'historien et journaliste Édouard Chappuisat, se donnait d'abord des objectifs très variés. Ses statuts actuels lui reconnaissent le but de favoriser les échanges culturels et de resserrer les liens d'amitié entre les peuples grec et suisse. Elle les réalise essentiellement par la promotion de la connaissance de l'hellénisme de toutes les époques, en particulier par le truchement de voyages commentés dans le monde grec et par l'encouragement de l'enseignement de la langue grecque; des actions d'entraide lui permettent d'exprimer en diverses circonstances l'esprit de solidarité de ses membres et leur attachement aux valeurs humaines exprimées par la civilisation grecque.

Le comité de l'Association comprend de 9 à 12 membres, dont le tiers doit être de nationalité ou d'origine grecque. Il est en principe renouvelé par quart tous les deux ans.

Pour adhérer à l'Association, il convient de s'adresser au Comité, case postale 5032, 1211 Genève 11, compte de chèque postal : 12-8216-7.

Cotisation annuelle :

membre individuel :	fr. 40.-
étudiant :	fr. 20.-
couple :	fr. 60.-
membre à vie individuel (versement unique) :	fr. 450.-

Comité :

Présidente: Mme Marianne WEBER
Vice-président: M. Dimitri SKOPELITIS
Secrétaire : Mme Patrizia BIRCHLER EMERY
Trésorier: M. François PAYOT
Mme Aliko AGORITSAS
M. Lorenz BAUMER
M. Denis MYLONAS
Mme Madeleine ROUSSET
M. Paul SCHUBERT
M. Christoph STUCKI

Membres d'honneur :
M. Bertrand BOUVIER
M. Laurent DOMINICÉ
M. Jean THOMOGLIOU

www.ass-grecosuisse-eynard.ch
presidence@ass-grecosuisse-eynard.ch

ASSOCIATION DES AMITIÉS
GRÉCO-SUISSES

L'Association des Amitiés gréco-suisse a été fondée sur l'initiative du baron Pierre de Coubertin, désireux d'associer les Grecs résidant à Lausanne au renouveau du Mouvement olympique. Le premier président en fut le docteur Francis MESSERLI.

Son but est de créer et de maintenir des relations d'amitié entre la Grèce et le canton de Vaud dans divers domaines, notamment culturel. Elle organise des conférences et des rencontres; elle garde un contact régulier avec les professeurs de la Faculté des Lettres de l'Université et les représentants officiels de la Grèce et de l'Eglise orthodoxe.

Elle s'abstient de toute prise de position politique, tout en affirmant sa fidélité aux principes de la démocratie appliqués en Europe occidentale.

Elle publie un bulletin : "Desmos", en français : le lien, dont le nom indique bien la raison d'être et les intentions.

On devient membre des Amitiés gréco-suisse en s'adressant au Comité, case postale 31, 1001 Lausanne, compte de chèque postal : 10-4528-0.

Cotisation annuelle :

membre individuel :	fr. 40.-
étudiant :	fr. 20.-
couple :	fr. 60.-
membre à vie individuel (versement unique) :	fr. 400.-
membre à vie couple :	fr. 500.-

Comité :

Présidente : Mme Raymonde GIOVANNA
Vice-président suisse :
M. Philippe DU PASQUIER
Vice-présidente grecque :
Mme Vassiliki FACHARD
Trésorier : Monsieur Guillaume GEIGER
Secrétaire : Mme Alexandra GRAMUNT
Membres :
M. Alexandre ANTIPAS
M. Jean-Daniel MURITH
M. Pierre VOELKE

Membres de droit :
Mme Christiane BRON, rédactrice du bulletin
Rév. P. Alexandre IOSSIFIDIS,
prêtre de l'Eglise orthodoxe de Lausanne.

www.amities-grecosuisse.org

Editeur, annonces :	Association des Amitiés gréco-suisse, Case postale 31 1001 Lausanne, CCP 10-4528-0 Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard Case postale 5032, 1211 Genève, CCP 12-8216-7
Rédaction :	Christiane Bron, Lausanne André-Louis Rey, Genève
Collaboration :	Yves Gerhard, Lausanne
Imprimerie :	Imprimerie Chabloz SA, La Tour-de-Peilz / Vevey



Evadez-vous...

Emotions, temps forts et instants inoubliables en perspective. Mais aussi, des découvertes culturelles et de l'authenticité.
Pour des conseils sur mesure, venez nous trouver dans l'agence Kuoni la plus proche. Nous saurons vous proposer la destination de vos rêves.

L'Association des Amitiés Gréco-Suisses
fait confiance à Kuoni

Pour les groupes et les voyages culturels, n'hésitez pas à contacter directement le Centre Groupes,
Rue Haldimand 11, 1003 Lausanne
lsn-groups@kuoni.ch · T 058 702 61 50

KUONI

Learn Global, Stay Local.

MBA

MASTER OF BUSINESS ADMINISTRATION

- Ranked 3rd in Switzerland and 47th globally (QS 2010)
- Personalized learning in small international classes
- Designed in collaboration with leading CEOs and HR directors

www.bsl-lausanne.ch

Earn your MBA
in a Top Swiss
Business School

BUSINESS
SCHOOL
LAUSANNE

BSL

LEADING INNOVATOR IN BUSINESS EDUCATION